

VÉLAND LE FORGERON.

Cet Ouvrage a été tiré à un petit nombre d'exemplaires, dont quelques-uns sur papier de Hollande.

VÉLAND LE FORGERON.

DISSERTATION

SUR UNE

TRADITION DU MOYEN AGE,

AVEC LES

TEXTES ISLANDAIS, ANGLO-SAXONS, ANGLAIS, ALLEMANDS ET FRANÇAIS-ROMANS QUI LA CONCERNENT;

PAR

G. B. DEPPING,

MEMBRE DES SOCIÉTÉS DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, DE DANEMARK ET D'ÉCOSSE,

ET

FRANCISQUE MICHEL.



PARIS.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,

RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXIII.


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

PRÉFACE.

Une dissertation sur un conte populaire pourra paraître, au premier abord, une chose futile. Cependant quand ce conte a une origine antique; quand il a amusé les peuples du Sud et du Nord, et occupé les poètes, les romanciers, et même les mythologues de divers âges; quand il a passé d'une langue, d'une contrée à une autre, ce n'est plus un objet à dédaigner. Ce qui a exercé l'imagination des poètes et diverti plusieurs nations, mérite toujours quelque attention de la part de la postérité. Le conte de Véland sert d'ailleurs

à expliquer un des plus anciens romans contenus dans l'*Edda*. Je ne crois pas qu'il ait jamais été mis sous les yeux du public français.

C'est en faveur de ces considérations que je demande grace pour la dissertation sur le forgeron Véland. On y verra une fable de l'antiquité, revêtue d'une forme étrange par les Scandinaves, puis circulant sous cette forme dans une grande partie de l'Europe. Ce sujet a paru assez intéressant à quelques savants pour les engager à des recherches d'érudition. Les frères Grimm, en Allemagne[1], et les éditeurs de l'*Edda*, à Copenhague[2], ont rassemblé les traits épars chez divers peuples au sujet de Véland. J'avais déja hasardé deux

[1] *Ueber die Entstehung der altdeutschen Poesie und ihr Verhæltniss zu der nordischen*, dans le tome IV, pag. 254, des *Studien*, publiées par C. Daub et F. Creuzer. Heidelberg, bei Mohr und Zimmer, 1805-11, 6 vol. in-8°. — *Irmenstrasse und Irmensæule*. Vienne, 1815. — *Die deutsche Heldensage*, von Wilhelm Grimm. Gœttingue, 1829, in-8°.

[2] *Index nominum propriorum*, art. *Vælvnd*, à la fin de la IIe part de l'*Edda Sæmundar*. Copenhague, 1787-1818, in-4°, p. 894, col. 2.

faibles essais sur le même objet[1]. Depuis, ayant eu occasion d'étendre mes recherches, je les ai jointes à celles que M. Francisque Michel a faites dans les vieux romans français. C'était le moyen d'arriver à quelque chose de complet. Le chapitre sur les traditions françaises est entièrement de ce jeune savant, auquel les lettres romanes doivent la publication de plusieurs de leurs chefs-d'œuvre, et qui, de plus, nous a fourni à nous-même une foule de renseignements importants, et a surveillé activement la correction des textes, ainsi que le travail typographique de cette édition.

Nous avons cru devoir donner fidèlement le chant de l'*Edda*, et les textes des passages que nous citons. On pourra voir ainsi les mêmes fictions reproduites par les poètes en quatre ou cinq langues qu'on ne parle plus, du moins comme autrefois.

[1] *The smith Velant*, dans le *New Monthly Magazine*. Londres, 1822, in-8°, vol. IV, pag. 527. — De la tradition populaire sur l'armurier ou forgeron Vélant, dans le tome V des *Mémoires de la Soc. roy. des Antiquaires de France*. Paris, 1823, in-8°, pag. 217.

Il est probable que l'Espagne, l'Italie, et l'Orient surtout, possèdent des traditions analogues. Elles nous sont restées inconnues; d'autres auront peut-être la bonne fortune de les trouver. Il sera aisé alors de les joindre à celles que nous citons, pour compléter, autant que possible, l'histoire du conte du singulier forgeron.

En terminant, nous ne devons pas manquer de remercier M. Larenaudière, secrétaire-général de la commission centrale de la société de géographie, qui s'est empressé de communiquer à M. Francisque Michel, qu'il honore de son amitié, les trésors de sa bibliothèque, la plus riche en livres anglo-saxons et anglais qui soit sur le continent.

DEPPING.

VÉLAND LE FORGERON.

VÉLAND LE FORGERON.

CHAPITRE PREMIER.

TRADITIONS SCANDINAVES.

C'est dans les sagas islandaises que Véland est le sujet de longues fictions romanesques. C'est même un des plus vieux contes que l'on possède dans cette littérature poétique[1]. On a voulu rattacher ce roman à une époque historique, au règne du roi Nidung, qui paraît avoir vécu en Suède au VIe siècle de notre ère[2], et dont il est parlé comme du protecteur du forgeron. Cependant

ce rapport ne donne rien d'historique au conte de Véland; et si d'un côté on a anciennement cherché à lier Véland à l'histoire, d'un autre côté on a aussi rattaché ce personnage à la mythologie scandinave, en lui donnant pour femme une des valkyries ou filles du destin, et pour grand'mère une *haffru* ou femme de la mer.

Laissons donc l'histoire, et ne nous occupons que du roman.

Ce roman de Véland a subi, dans la suite des temps, des embellissements et des additions.

La fiction la plus ancienne est celle du *Vœlundar-quida*, chant contenu dans l'*Edda*[3] : ce sont probablement des fragments de romances anciennes, qu'on a liés par des transitions en prose. Sous cette forme antique le roman porte un caractère grossier, et le langage a la rudesse et la simplicité des temps primitifs. Ces strophes, que l'on gravait dans la mémoire long-temps avant de les écrire, deviennent obscures par la brièveté de l'expression et par la concision du récit. Heureusement le roman prolixe en prose d'un temps postérieur est là pour suppléer à la trop grande brièveté du chant de l'*Edda*, pour l'expliquer et le commenter.

Cette vieille poésie sur le forgeron Véland est un objet d'étude curieuse pour le littérateur. C'est dans ce goût qu'ont dû composer et chan-

ter les Normands qui sont venus s'établir en France.

Dans la *Vilkina-saga*, composition moins ancienne de cinq à six siècles, le roman de Véland a déja des formes plus polies, la rudesse antique s'efface un peu; des épisodes ont été ajoutés; on a cherché à embellir le vieux roman.

La *Vilkina-saga* porte déja l'empreinte de l'esprit de chevalerie; elle contient en effet le récit des hauts faits de Théodoric ou Didrik de Berne, ou plutôt de Vérone, et de ses champions. Ce roman est d'origine allemande, et nous aurions pu en parler aussi dans le chapitre où nous traiterons des traditions allemandes. Cependant comme il paraît n'avoir fait que broder sur un sujet d'origine scandinave, nous réunissons ici cette version à la précédente, afin de faire voir sous le même coup d'œil les modifications que la vieille tradition a subies dans le cours des siècles.

Analysons d'abord le chant de l'*Edda*[4]: l'obscurité de cette composition a disparu en grande partie, grace au savant commentaire qui accompagne la dernière édition du recueil poétique des anciens Scandinaves[5].

Il y avait un roi en Suède, nommé Niduth; il avait deux fils et une fille, appelée Baudvilde. En même temps existaient trois frères, fils d'un

roi alfe, c'est-à-dire d'espèce surnaturelle[6]. Ils se nommaient Slagfid, Egill et Vœlund. En chassant et en glissant sur des patins, ils arrivèrent dans la vallée d'Ulfdal, c'est-à-dire des ours, et s'y construisirent une demeure au bord du lac. Là ils trouvent un matin trois valkyries qui filaient du lin, après avoir déposé leur robe de cygne[7]: c'étaient Alvite, ou celle qui sait tout, Svanhvite, ou blanche comme un cygne, toutes deux filles du roi Lœdver, et Alrune, fille de Kiar, roi de Valland. Les frères les emmenèrent chez eux et les épousèrent; Slagfid prit Svanhvite, Egill Alrune, et Vœlund prit Alvite. Après avoir demeuré avec leurs maris sept hivers, les valkyries s'envolèrent pour visiter les combats; deux des frères, Egill et Slagvid, prirent alors leurs patins et allèrent à la recherche de leurs femmes; mais Vœlund resta dans sa cabane, dans l'attente du retour de sa femme, et s'y appliqua à l'orfévrerie.

Le roi Niduth ayant entendu parler des beaux ouvrages en or qu'il fabriquait, eut envie de s'en emparer. Il surprend la demeure de Vœlund la nuit avec ses gens de guerre; ils y trouvent sept cents bagues d'or enfilées, et en enlèvent une dans l'absence du maître. Il rentre enfin de la chasse, allume du feu, apprête, pour son repas, de la chair d'ours, se couche sur une peau de même animal, et compte à loisir ses bagues; il aperçoit

avec frayeur qu'il lui en manque une. Cependant il s'endort : mais pendant son sommeil on le garrotte; Niduth se présente au réveil de Vœlund, et l'entraîne chez lui, après avoir enlevé la belle épée que le forgeron s'était fabriquée. Il donne à sa fille la bague qu'il avait dérobée dans la cabane. La reine, voyant le prisonnier, lui trouve un air méchant, a peur de lui, et ordonne qu'on lui coupe les jarrets et qu'on le retienne prisonnier. En conséquence Vœlund, après avoir été estropié, est enfermé dans une petite île, et forcé de fabriquer pour le roi toute sorte de bijoux.

Vœlund cherche l'occasion de se venger. Cependant il ne cesse de travailler pour son maître. Les deux fils de Niduth viennent le voir quelquefois et demandent les clefs du bahut où il a déposé ses bijoux. Là ils voient de superbes colliers en or de sa façon. Comme le roi a défendu à tout le monde d'approcher de l'artisan, Vœlund engage les deux princes à ne révéler à personne qu'ils ont été dans son atelier, et il leur promet de leur donner ces beaux ouvrages, s'ils veulent revenir le lendemain aussi clandestinement.

Ils n'ont garde d'y manquer. Quand ils sont arrivés, Vœlund leur coupe la tête, et les enfouit dans le sol marécageux devant sa demeure. Il garnit leurs crânes en argent, les façonne en coupes, et les envoie au roi. La prunelle de leurs

yeux est enchâssée dans du métal précieux comme ornement du sein, et envoyée à la reine; enfin il tourne leurs dents en perles, en fait un collier, et l'envoie à leur sœur Baudvilde. Celle-ci avait cassé la bague que son père avait enlevée à Vœlund, et que l'orfèvre avait auparavant destinée à sa femme. Elle s'adresse, par une messagère, à l'artiste pour qu'il raccommode le bijou à l'insu de son père. Vœlund exige qu'elle vienne elle-même, prétextant la défense que lui avait faite le roi de travailler pour d'autres que lui. Elle vient; Vœlund lui donne une potion soporifique, puis il la viole. Triomphant alors d'avoir achevé sa vengeance, il songe à s'échapper. Il s'envole en effet, laissant Baudvilde en pleurs au sujet de son départ et de la colère de son père qu'elle redoute. Vœlund s'assied sur la haie qui clôt l'habitation du roi. La reine engage le roi à lui parler. Niduth déplore la perte de ses fils et se repent d'avoir suivi les conseils de la reine en estropiant Vœlund. Celui-ci adresse la parole au roi et le fait jurer de ne point punir sa fille de l'état de grossesse où elle se trouve. Il lui révèle ensuite qu'il trouvera dans l'atelier les soufflets de forge teints du sang de ses fils, et lui raconte froidement que leurs os façonnés en vases couvrent la table royale.

Niduth se désespère de ce qu'il apprend; il est

désolé de ne pouvoir atteindre l'auteur de ces forfaits. Vœlund s'envole en riant, laissant le roi plongé dans la tristesse. Ayant appelé sa fille, Niduth se fait confirmer la vérité de ce que le forgeron terrible lui a révélé. Baudvilde fait, en pleurant, l'aveu de sa honte, et c'est par ses lamentations que se termine le chant de l'*Edda*.

Dans ce chant il n'est pas fait mention du fils de Véland et de Baudvilde, ni de l'épée *Mimung* que lui fabriqua son père, comme nous le verrons bientôt. Cependant l'*Edda* de Snorro fait mention de ce mot dont les vieux poètes s'étaient servis pour désigner une épée, ce qui prouve que dans une haute antiquité le reste du roman était également répandu dans le Nord.

Voyons maintenant la tradition telle qu'elle a été racontée au XIIIe siècle dans la *Vilkina-saga*, c'est-à-dire dans la *saga* ou le récit concernant le roi Vilkin dans le Vilkinaland, en Suède[8]. Ce roi ayant rencontré dans une forêt, au bord de la mer, une belle femme qui était une *haffru*, ou femme de mer, espèce d'êtres marins qui, sur terre, prennent la forme d'une femme, eut commerce avec elle, et le fruit de cette union fut un fils géant qui fut appelé Vade. Son père lui donna douze terres en Séelande. Vade eut à son tour un fils, appelé Véland ou *Vaulund*. Quand cet enfant eut neuf ans, son père le con-

duisit chez un fameux et habile forgeron de Hunaland, appelé Mimer, pour qu'il apprît à forger, tremper et façonner le fer.

Après l'avoir laissé trois hivers dans le Hunaland, le géant Vade se rendit avec lui à une montagne appelée Kallova, dont l'intérieur était habité par deux nains qui passaient pour savoir mieux forger le fer que les autres nains et que les hommes ordinaires. Ils fabriquaient des épées, des casques et des cuirasses; ils savaient aussi travailler l'or et l'argent, et en faisaient toute sorte de bijoux.

Quand il fut arrivé à la montagne habitée par les nains, Vade convint avec eux qu'ils apprendraient à son fils Véland, dans l'espace de douze mois, les arts qu'ils savaient, et recevraient un marc d'or à titre de récompense.

Véland apprit bientôt tout ce que les nains lui montrèrent; et quand son père reparut au bout de douze mois pour le reprendre, les nains lui offrirent à leur tour un marc d'or, et promirent d'enseigner à son fils une fois autant qu'il savait déja, si on voulait le leur laisser encore douze mois. Vade y consentit; mais les nains s'étant repentis ensuite d'avoir acheté si cher les services de Véland, ajoutèrent pour condition que si au jour fixé Vade ne reprenait pas son fils, ils seraient libres de le tuer. Le géant y consen-

tit encore; cependant, avant de partir, il prit son fils à part, enfouit devant lui une épée au pied de la montagne, et lui dit : « Si je n'arrive pas au jour convenu, plutôt que de te laisser tuer par les nains, prends cette épée et ôte-toi la vie toi-même, afin que mes amis puissent dire que j'ai mis au monde un fils, et non une fille. »

Véland le promit. Ensuite il rentra dans la montagne, et devint si habile dans l'art de forger les métaux, qu'il excita la jalousie des nains. A l'approche du terme stipulé, Vade le géant se mit en route pour ne pas manquer le jour convenu. Il atteignit la montagne trois jours avant l'expiration du terme; elle était encore fermée, et le géant était si fatigué de son voyage qu'il s'endormit.

Pendant son sommeil il s'éleva une violente tempête, et il y eut un éboulement de terres, sous lesquelles Vade fut enseveli. Le terme étant expiré, les nains sortirent de la montagne, et ne virent point Vade le géant. Son fils Véland, après l'avoir cherché inutilement, courut retirer l'épée enfoncée par son père, la cacha sous ses vêtements, et suivit les nains dans leur caverne. Là il les égorgea, s'empara de leurs outils, chargea un cheval d'autant d'or et d'argent qu'il pouvait en emporter, et reprit le chemin du Danemark.

En route il arriva à un fleuve nommé Visara

ou Viser-aa. Il s'arrêta sur la rive, y abattit un arbre, le creusa, y déposa ses trésors et ses vivres, et s'y pratiqua une demeure tellement fermée que l'eau ne pouvait y pénétrer. Après y être entré, il se laissa flotter vers la mer.

Un jour un roi de Jutland, nommé Nidung, pêchait avec sa cour, quand les pêcheurs retirèrent dans leur filet un gros tronc d'arbre singulièrement taillé. Pour savoir ce qu'il pouvait contenir, on voulut le mettre en pièces; mais tout-à-coup une voix, sortant du tronc, ordonna aux ouvriers de cesser. A cette voix tous les assistants prirent la fuite, croyant qu'un sorcier était caché dans l'arbre.

Véland en sortit; il dit au roi qu'il n'était pas magicien, et que si on voulait lui laisser la vie et ses trésors, il rendrait de grands services; le roi le lui promit. Véland cacha ses trésors en terre, et entra au service de Nidung. Sa charge fut de prendre soin de trois couteaux que l'on mettait devant le roi à table.

Un jour allant sur le bord de la mer pour nettoyer ces couteaux, Véland, par mégarde, en laissa tomber un qui disparut dans l'abîme. Craignant de perdre les bonnes graces du roi son maître, il alla dans l'atelier du forgeron du roi, qui était absent, et fit un couteau parfaitement semblable à celui qu'il avait perdu.

Quand le roi voulut s'en servir pour la première fois à dîner, ce couteau coupa non-seulement le pain, mais encore le bois de la table. Étonné de la qualité extraordinaire de cette lame, le roi voulut savoir qui l'avait fabriquée. Véland, pressé par ses questions, avoua ce qui s'était passé.

Le forgeron du roi conçut de la jalousie contre Véland; il prétendit faire d'aussi bons ouvrages que cet étranger, et voulut entrer en concurrence avec lui sous les conditions suivantes : «Fabrique, dit-il à Véland, une épée, la meilleure que tu pourras; moi je ferai un casque et une cuirasse. S'il arrive que ton épée fende mon armure, ma tête sera à toi; mais si mon armure résiste, tu auras forfait ta vie; dans douze mois nous ferons l'essai de nos ouvrages.»

Véland accepta la proposition; deux hommes de la cour servirent de caution au forgeron; le roi s'offrit à être le garant de Véland. Dès ce jour le forgeron s'enferma avec ses aides dans son atelier pour fabriquer l'armure. De son côté Véland, continuant de servir le roi, laissa passer six mois sans se mettre à l'ouvrage; le roi lui en demanda la raison; Véland avoua qu'il n'avait pas retrouvé ses outils à la place où il les avait enfouis; il soupçonnait un homme qui les avait vu cacher, mais dont il ignorait le nom, de les

lui avoir dérobés. Le roi s'offrit à donner ordre à tous les hommes de son royaume de venir à une assemblée publique, afin que Véland pût reconnaître le coupable.

Le *thing*, ou l'assemblée publique, eut lieu; cependant Véland n'y reconnut point le voleur. Le roi se fâcha contre lui, croyant qu'il lui avait fait un mensonge. Véland fabriqua alors une figure humaine parfaitement semblable à l'homme qu'il soupçonnait lui avoir volé ses outils, la revêtit de couleurs et d'habits, et la plaça dans la grande salle du palais. A la vue de cette figure le roi s'écria : « Eh quoi ! c'est toi, Reigin; tu es de retour de ton ambassade, et tu n'es pas venu me parler ? »

Véland, qui avait suivi le roi, lui dit : « Sire, vous avez nommé le coupable. »

Aussitôt que Reigin fut de retour, le roi le força de restituer à Véland ses outils et ses trésors. Celui-ci laissa encore passer quatre mois. A la fin, pressé par le roi, il fabriqua en sept jours une épée que le roi admira beaucoup. Ils allèrent avec cette arme sur le bord d'une rivière. Véland fit descendre sur le courant un morceau de bois d'un pied d'épaisseur, et tint son épée au devant; le bois, poussé contre le tranchant de cette arme, se coupa en deux. De retour chez lui, l'artisan mit son épée en pièces, et en trois

jours il en fabriqua une autre, avec laquelle il conduisit le roi de nouveau sur le bord de la rivière; il l'essaya de la même manière contre un morceau de bois de deux pieds d'épaisseur. Ce bois fut fendu. Véland brisa encore cette lame, comme n'étant pas assez bonne, et en trois heures de temps il en fit une troisième, incrustée d'or, qu'il essaya, comme précédemment, contre un morceau de bois, mais qui eut, cette fois, trois pieds de longueur et autant d'épaisseur. Le roi fut charmé de cette épée, et déclara n'en vouloir jamais d'autre.

Cependant le jour étant arrivé où Amilias, forgeron du roi, et Véland devaient essayer leurs armes, le premier se revêtit de l'armure qu'il avait faite, et sortit. Tous ceux qui le rencontrèrent furent dans l'admiration, et avouèrent qu'on ne pouvait voir un plus bel ouvrage. L'armure était toute neuve et doublée de fer; le casque était bien poli et très épais. Amilias fut flatté de ces éloges, et fier de posséder une si belle armure. Quand il fut arrivé sur la place, il s'assit sur un siége qui avait été préparé. Le roi arriva ensuite avec tous ses gens, ainsi que Véland. Amilias lui dit qu'il était prêt à subir l'épreuve. Véland retourna alors à la forge pour prendre son épée; puis il s'approcha du siége sur lequel était assis Amilias, toucha le casque du tranchant

de la lame, et demanda à son rival s'il sentait son épée. « Frappe de toutes tes forces, et tu verras si tu pourras parvenir à entamer mon armure, » lui répondit Amilias.

Véland appuya le tranchant sur le casque et le coupa; puis approchant du crâne il demanda si Amilias le sentait. Celui-ci répondit qu'il lui semblait qu'on lui mettait de l'eau sur la tête. Alors Véland, poussant sa lame, le pria de se tenir prêt; mais avant que Amilias pût s'y attendre, la lame perça jusqu'à la ceinture, et Amilias tomba en deux morceaux de son siége. La foule s'écria que le sort d'Amilias était bien une preuve qu'un homme est près de sa chute au moment où il montre le plus d'orgueil.

« Donne-moi maintenant l'épée, dit le roi à Véland, je veux l'emporter et la garder. » — « Seigneur, répondit Véland, je veux d'abord bien nettoyer la lame, et ensuite je te la remettrai. » Le roi ayant consenti, Véland retourna à sa forge, et cacha l'épée sous le soufflet; puis il en prit une autre pour la remettre au roi, qui s'imagina que c'était la même dont le forgeron s'était servi pour un exploit aussi merveilleux. Il crut être possesseur d'une arme précieuse qui n'avait pas de pareille sur toute la terre.

Quelque temps après le roi entra en campagne avec trente mille cavaliers, contre des ennemis qui

avaient fait une incursion dans le royaume; mais la veille de la bataille, Nidung s'aperçut qu'il n'avait point emporté une petite pierre qui empêchait celui qui la possédait et la portait sur soi, de périr dans le combat. Il offrit sa fille et la moitié de son royaume à celui qui la lui apporterait pour le lendemain; aucun de ses cavaliers ne voulut entreprendre un voyage qui demandait plusieurs journées. Le roi s'adressa enfin à Véland, qui prit le meilleur cheval; il partit, et revint le lendemain matin avec la pierre, selon sa promesse. Mais au moment d'entrer dans la tente royale, il rencontra le bailli du roi, escorté de six cavaliers, qui lui offrit une quantité d'or et d'argent contre cette pierre; sur son refus le bailli voulut s'en emparer de force. Véland le tua d'un coup de son épée Mimung. Le roi fut bien aise de recevoir la pierre magique; cependant la mort de son bailli le fâcha au point qu'il refusa de tenir parole à Véland, et le renvoya de sa présence.

Le forgeron disparut, et ne songea qu'à se venger. Habillé en cuisinier, il se fit recevoir dans la cuisine du roi Nidung, et jeta un charme sur les mets destinés à la princesse. Il y avait à la table du roi un couteau qui résonnait quand on coupait des viandes impures. Véland enleva subtilement ce couteau et y en substitua un autre

d'une forme semblable. La princesse et le roi s'aperçurent que Véland avait joué un de ses tours; on le chercha, et on le trouva en effet. Pour le punir, le roi lui fit couper les jarrets et les nerfs des pieds; depuis lors Véland ne put plus marcher tant qu'il vécut; le roi l'empêchait par là de s'enfuir du royaume, et il voulait le forcer de travailler pour lui seul. Véland dit au roi que si le prince voulait lui rendre ses bonnes graces, il lui fabriquerait tout ce qu'on voudrait. Le roi y consentit, lui fit construire une forge, et l'y fit porter. Véland y fabriqua toute sorte de choses précieuses.

Sur ces entrefaites Egil, frère de Véland, vint à la cour du roi; c'était le plus habile archer de son temps. Le roi lui ordonna de faire tomber d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête du propre enfant d'Egil. Celui-ci prit deux flèches, abattit la pomme avec l'une, et dit que l'autre aurait servi à percer le roi s'il avait eu le malheur de tuer son fils.

Il arriva quelque temps après que la fille du roi cassa un anneau précieux; elle envoya chez Véland pour le faire raccommoder à l'insu de son père. Véland répondit qu'il ne pouvait faire aucun ouvrage sans la permission du roi. Il exigea qu'elle vînt elle-même. La princesse se rendit à la forge. Quand elle fut entrée, Véland scella la

porte, et fit violence à la princesse. Elle accoucha dans la suite d'un fils.

Peu de temps après, deux fils du roi s'adressèrent à Véland pour qu'il leur fabriquât des flèches. Il leur répéta qu'il ne pouvait travailler que pour le roi seul; mais il les engagea à revenir, en marchant à reculons : chose qu'ils firent. Quand ils furent entrés chez lui, il scella de nouveau la porte de sa forge, tua les deux princes, et enfouit leurs corps. Lorsque le lendemain on vint s'informer si les deux princes n'étaient pas venus chez lui, il répondit qu'ils y étaient venus, mais qu'ils étaient repartis pour chasser dans la forêt, et il montra leurs pas empreints dans la neige. Puis il prit leurs crânes, en fit des coupes, façonna leurs os en salières et autres vases, les garnit artistement d'or et d'argent, et donna le tout au roi, qui, ne se doutant de rien, se fit honneur dans ses festins d'aussi beaux ornements de sa table.

Véland le Forgeron s'était vengé du mépris avec lequel il avait été traité; il avait privé le roi de ses fils, il l'avait forcé de manger et de boire dans leurs ossements, et de plus il avait rendu la fille de Nidung enceinte. Il ne pouvait douter que le roi ne voulût le faire mourir quand il apprendrait ces faits. Il pria donc son frère de lui procurer des plumes, tant grandes que pe-

tites. Egil alla dans les bois, tua toute sorte d'oiseaux, et apporta leurs plumes à Véland. Celui-ci en fit des ailes, et quand elles furent faites, elles ressemblèrent à celles d'un grand oiseau de proie. Les frères se trouvaient ensemble dans la forge. Véland donna les ailes à Egil et le pria de les porter sur la montagne, de se les attacher et d'essayer de voler. Egil demanda comment il fallait s'y prendre pour s'élever dans les airs, et pour redescendre à terre quand il le voudrait. Véland lui répondit qu'il fallait les étaler et se diriger contre le vent, et qu'alors il volerait comme l'oiseau le plus rapide. Quand Egil voulut essayer, il tomba et faillit se casser le cou; il revint auprès de son frère, et comme celui-ci lui demanda si les ailes étaient bonnes, il lui répondit : « S'il était aussi aisé de descendre avec tes ailes que de voler avec elles, j'aurais passé dans un autre pays, et tu ne les aurais plus revues. »

Véland dit qu'il corrigerait ce défaut; il pria ensuite Egil d'appeler la fille du roi : ce que son frère exécuta. Quand elle vint dans la forge, ils s'entretinrent long-temps. Véland lui fit part de la résolution qu'il avait prise; il lui prédit qu'elle accoucherait d'un fils; il l'exhorta à élever cet enfant avec soin, et quand il serait en état de porter les armes, à lui dire d'aller chercher chez son père les armes que celui-ci avait préparées pour lui.

Avant de se séparer, ils se promirent mutuellement, par serment, de ne point avoir d'autre mari et d'autre femme. On raconte que Véland monta ensuite au faîte de sa maison, prit les ailes, se prépara, et s'éleva enfin dans les airs. Il dit à son frère: « S'il faut que tu tires sur moi, tu viseras sur cette vessie que j'ai remplie du sang des fils du roi Nidung, et que j'ai attachée sous mon bras gauche. » En s'envolant il avoua encore à son frère qu'il l'avait mal informé au sujet de la manière de diriger les ailes, parce qu'il s'était méfié de lui.

Véland s'envola sur la tour la plus élevée, et cria de toutes ses forces pour que le roi vînt et lui parlât. En entendant sa voix, le roi sortit en disant: « Véland, est-ce que tu es devenu oiseau? quel est ton projet? » — « Seigneur, répondit le forgeron, je suis maintenant oiseau et homme à la fois; je pars, et tu ne me verras plus de la vie. Cependant, avant de partir, je veux t'apprendre quelques secrets: Tu m'as fait couper les jarrets pour m'empêcher de m'en aller, je m'en suis vengé sur ta fille, qui est enceinte de moi; tu as voulu me priver de l'usage de mes pieds, à mon tour je t'ai privé de tes fils, que j'ai égorgés de ma main; mais tu trouveras leurs ossements dans les vases garnis d'or et d'argent dont j'ai orné ta table. » Ayant dit ces mots, Véland dis-

parut dans les airs. Alors le roi dit à Egil : « Prends ton arc, et tire sur lui; il ne faut pas que le scélérat échappe vivant : si tu le manques, tu le payeras de ta tête. » Egil prit son arc, tira, et la flèche vint frapper sous le bras gauche de Véland, en sorte que le sang tomba à terre. « C'est bon, dit le roi, Véland ne pourra aller loin. » Cependant il s'envola en Séelande, y descendit dans un bois, et s'y construisit une demeure.

CHAPITRE II.

SUITE DU PRÉCÉDENT. — CONTE DE MIMER.

Les aventures du fils de Véland et de la princesse, appelé Vidga en islandais, Virgar dans les chants des îles Faroer, et Wittich en allemand, sont racontées au long dans le roman de Thidrek ou Ditrik de Berne[1]; Wittich devint un des héros de la cour de Ditrik, et s'y présenta avec l'épée Miminc ou Mimung, forgée par son père, ainsi qu'avec un beau casque, sur lequel est figuré un serpent. Il a pour armoiries le marteau et les tenailles, emblème de l'occupation de son père. A l'aide de son épée il fait maintes prouesses, et lorsque, poursuivi par le roi Ditrik, il ne peut se sauver, il plonge dans la mer. Selon la version

suédoise de la *Vilkina-saga*, sa grand'mère, la *haffru*, lui apparut alors, et le conduisit sain et sauf en Séelande, où il vécut encore long-temps.

Ne voulant nous occuper ici que de Véland, nous laisserons de côté ce que l'on raconte encore de son fils, et ce qui probablement a été inventé plus tard pour rattacher le vieux forgeron du Nord à un roman chevaleresque du moyen âge.

Si l'on compare le *Vœlundar-quida* avec la *Vilkina-saga*, en faisant abstraction de la forme, qui est concise et poétique dans l'un, prosaïque et conteuse dans l'autre, on voit que le conte primitif n'était plus fidèlement suivi dans les âges subséquents. Les vieux chants rattachent Véland à la mythologie, en lui donnant pour femme une des valkyries, filles du destin ou de la guerre. Ils supposent que c'est un roi suédois qui enlève l'habile forgeron, et que c'est par ordre de la reine que Véland est estropié et enfermé dans une île. Ils ébauchent grossièrement, et en peu de mots, la vengeance de l'artisan. Il en est de même de son départ. Peut-être les chants perdus s'étendaient-ils davantage sur ces détails.

La *Vilkina-saga* abandonne le lien qui unit Véland aux êtres mythologiques. Elle lui attribue de grands talents et une teinte de magie, mais sans en faire un alfe, un être surnaturel, et c'est

par un moyen mécanique qu'elle explique son vol dans les airs et sa fuite. Elle lui donne pour père un géant, et ne parle point de son mariage. Elle raconte son séjour chez les nains de la montagne, dont les chants ne font aucune mention. Elle le fait arriver volontairement, et d'une manière singulière, chez le roi Nidung, qui n'est plus un roi de Nérike en Suède, mais un roi de Jutlande. Ce qu'elle raconte de la lutte entre Véland et l'armurier du roi, de son combat contre l'échanson ou le bailli, manque dans l'*Edda;* elle motive autrement la mutilation ordonnée par le roi; elle fait intervenir Egil, frère de Véland, et s'étend sur le moyen que prit Véland pour s'enfuir, tandis que le chant de Vœlund n'en parle pas plus que des aventures arrivées à son fils.

La mémoire de cet armurier mystérieux vit aussi dans les chants populaires des Danois du moyen âge[2]; mais comme les poètes n'ont fait que puiser dans les sources que nous avons indiquées, il est inutile de les analyser.

Dans les chants populaires des Suédois il est resté également quelque trace des aventures de Véland. On y chante Vallavan, roi de Néricie, qui, pour avoir une femme qu'il aimait, lui donna une potion assoupissante, comme Véland en donne à Baudvilde dans l'*Edda*. Il l'enleva ensuite dans son navire, et vécut avec elle dans un autre pays[3].

En Islande le nom de Véland est donné à des ouvrages supérieurement faits [4]; un labyrinthe s'appelle une maison de Véland.

Les Suédois et les Danois se disputent le forgeron. Les premiers montrent une caverne de rocher, appelée Verlehall, dans une île du lac, au district de Kinnevald, comme ayant été son atelier [5]; et ils signalent, comme son tombeau, de grosses pierres auprès de Sisebeck en Scanie [6]; le district de Vaetland a même dans son sceau public un marteau et des tenailles; il prétend tenir son nom et ses armes du fameux forgeron [7].

D'un autre côté, le village de Vellev-by, dans le bailliage d'Aarhuus en Jutlande, prétend posséder son tombeau [8].

Les sagas font mention de Mimer, comme ayant été le maître de Véland. Les épées de sa fabrique sont célébrées également dans les romans du moyen âge. On raconte aussi des aventures de lui. Son frère, que les sagas appellent Reigin, nom que nous avons déja vu dans le roman de Véland, s'étant livré à la magie, est changé en serpent et infeste la forêt. Sigurd, élève de Mimer, est envoyé par le méchant forgeron dans le bois pour être déchiré par le monstre; mais Sigurd vient à bout de tuer le serpent; il se frotte la peau du sang du reptile, et elle se change aussitôt en corne, ce qui lui a valu le

nom de Sigurd-le-Cornu. De retour à la forge, il tue Mimer, qui croyait l'apaiser en lui donnant une superbe armure, avec casque et bouclier, et une épée d'une trempe excellente; les autres forgerons prennent la fuite.

Il est à remarquer que ce Mimer est encore représenté comme un forgeron et armurier très-habile, mais plein de ruse et de méchanceté. C'est une figure modelée sur celle de Véland.



CHAPITRE III.

TRADITIONS ANGLO-SAXONNES ET ANGLAISES.

En Angleterre les anciennes poésies et les traditions locales font voir que les merveilles de l'art de Véland y étaient connues, admirées et célébrées, et que l'on transportait même sur le sol de l'Angleterre le séjour de l'habile artisan.

Un poème anglo-saxon, dont nous ne connaissons que quelques fragments, retraçait, à ce qu'il paraît, les aventures de Véland à peu près telles qu'elles sont consignées dans l'*Edda*. Le fragment qui nous reste peint la douleur qu'éprouva Badovilde ou Baudvilde, fille du roi Nithhad (Niduth dans l'*Edda*)[1], au sujet de son propre état, et de celui où son père avait réduit le malheureux Véland.

Il est à regretter que nous n'ayons pas le poëme entier; il peignait probablement avec intérêt des situations que l'*Edda* ne fait qu'indiquer.

Dans un autre poëme anglo-saxon, celui de Beowulf, qui est du VIIe ou VIIIe siècle, un héros lègue à un de ses compagnons, Higelak, la plus belle de ses armures, ouvrage de Weland [2].

Le roi Alfred, en traduisant en anglo-saxon *la Consolation de la philosophie* de Boëce, paraphrase ainsi un passage où l'auteur latin fait allusion aux ossements du célèbre consul romain Fabricius : « Où sont maintenant les ossements du sage Weland, de l'orfèvre qui autrefois était si célèbre [3] ? »

Dans un poëme latin de Geoffroi de Monmouth, qui vivait au XIIe siècle, Rhydderic, roi de Cumberland, fait apporter parmi les objets précieux capables de distraire et de calmer l'esprit égaré de Merlin, de l'or, des pierres brillantes et des coupes sculptées par *Guieland* [4].

Dans un roman anglais du XIVe siècle, Rimnild remet à Horn une épée, appelée *Bitterfer*, la reine des épées, en lui disant : « Cette arme est de la façon de Weland; jamais chevalier n'en porta une meilleure [5]. »

Telle était la renommée dont jouissaient les ouvrages de Véland, surtout ses armes.

Nous allons maintenant voir le fameux artisan sous un autre rapport.

Dans une vallée du Berkshire, au bas de la colline du Cheval-Blanc (*White-Horse*), et au milieu de pierres brutes fichées en terre, habitait anciennement, selon la tradition, le forgeron Wayland; personne ne le voyait, mais on avait son secours quand on le voulait. Pour faire ferrer un cheval, il suffisait de le laisser entre les pierres, et de poser sur une d'elles une pièce de monnaie. Au bout de quelque temps on trouvait le cheval ferré, et la pièce de monnaie enlevée. Walter Scott a tiré parti de ce conte dans son roman de *Kenilworth*[6], où il fait de ce Wayland un personnage vivant qui exploite la renommée de son devancier invisible.

Les pierres brutes qu'on trouve ou qu'on trouvait disséminées dans la vallée du Cheval-Blanc, avaient été érigées par la main des hommes. C'étaient de ces monuments druidiques comme on en voit en plusieurs endroits de la Grande-Bretagne et de la France, et qui disparaissent peu à peu sous les progrès de l'agriculture. Les documents qui pourraient nous enseigner comment le conte scandinave de Véland a été rattaché à cette localité nous manquent. Peut-être des Danois, en venant s'établir en Angleterre, ont-

ils été cause que d'abord le conte, puis le héros même du conte ont été transplantés en Angleterre; et comme les pierres brutes de la vallée du Cheval-Blanc avaient quelque chose de mystérieux, on y a rattaché l'histoire du forgeron. Une ressemblance de nom, d'occupation ou de métier, a pu donner lieu à cette transplantation dans l'imagination des habitants.



CHAPITRE IV.

TRADITIONS ALLEMANDES.

Il paraît que les Allemands ont connu et chanté de bonne heure Véland et ses aventures. Ils l'appellent Wieland. Il a même dû être l'objet d'un poëme particulier qui, malheureusement, s'est perdu. Il n'est fait aucune mention de lui dans la grande épopée des *Nibelungen*, mais on y parle de son fils Wittich[1]; et ce qui prouve que le roman de Nibelungen était connu à son tour dans le Nord, c'est que Véland fait allusion, dans le chant de l'*Edda*, aux trésors des montagnes du Rhin[2]. Or, d'après l'épopée le trésor des Nibelungen fut enfoui dans ce fleuve.

C'est dans le roman allemand de *Dietrich von Bern* que nous trouvons les aventures de Véland: là c'est le même conte que dans le roman scan-

dinave. Véland y est représenté comme fils du géant Wade, qui lui-même doit la vie à une femme de la mer, nommée Wachitt. Wieland apprend l'art du forgeron d'abord chez Mime, habile ouvrier, puis chez des nains, qui le perfectionnent dans tout ce qui tient à l'état de forgeron, armurier et orfèvre. Wieland se rend chez le roi Nidung; il y trouve un autre forgeron habile, Amilias; il se bat contre lui, et le tue avec son épée Mimung. Pour le punir de l'avoir privé d'un ouvrier aussi habile, le roi Nidung fait estropier Wieland.

Celui-ci se venge en tuant les deux fils du roi et en déshonorant sa fille. Il s'enfuit ensuite, ou plutôt il s'envole, en se faisant un vêtement de plumes.

Du mariage secret de Wieland et de la fille du roi naît Wittich; celui-ci étant parvenu à l'âge de l'adolescence, demande une armure de chevalier à son père. Wieland lui en forge une, et c'est muni de cette armure que Wittich se rend à la cour de Dietrich von Bern ou Théodoric de Vérone, où il se signale par ses exploits. Voilà comment la tradition scandinave du forgeron Véland a été liée au roman germanique de Dietrich von Bern [3].

Dans un autre poëme allemand Véland est représenté comme un duc qui fut chassé de son

pays par des géants, et qui fut obligé de se faire forgeron d'abord chez le roi Elbérich; puis il se retira dans les montagnes du Caucase; à la fin il se rendit chez le roi Hertwich ou Hertnit, entretint des intelligences avec la fille de ce roi, et en eut deux fils, appelés tous deux Wittich[4].

M. W. Grimm présume que ces détails auront été empruntés au poème, maintenant perdu, qui chantait les aventures du fameux forgeron.

Le prétendu roi Elbérich n'est autre que le nain Alfrik qui, selon la *Vilkina-saga*, fabriqua sous terre l'épée éblouissante d'Ekkesahs, munie d'un pommeau d'or, transparent comme le verre.

Le poème sur Frédéric de Souabe célèbre Véland comme un aventurier galant. Depuis longtemps il cherchait sa bien-aimée Angelburge, dont il était épris sans la connaître. Le sort le conduit enfin dans un endroit où il doit trouver l'objet de ses vœux. Il y aperçoit trois colombes qui s'abattent auprès d'une source; en touchant la terre, elles sont métamorphosées en vierges. Elles se dépouillent de leurs vêtements et plongent dans l'eau. Wieland, muni d'une racine qui rend invisible celui qui la porte, approche du bord et enlève leurs vêtements. Les jeunes filles, ne pouvant plus s'habiller, jettent de grands cris de frayeur. Wieland cesse d'être invisible. Il promet de rendre les vêtements, si l'une d'elles

veut le prendre pour mari. La pudeur les force à accepter cette condition; elles laissent le choix au rusé Wieland; celui-ci donne la préférence à Angelburge : c'était la beauté qu'il cherchait depuis si long-temps [5].

Cette tradition est, comme on voit, une altération de l'*Edda*, où Wieland et ses deux frères surprennent les trois vierges au vêtement de cygne, et qui filent sur le bord d'un lac dans la vallée solitaire des Ours.

Les armes de Véland étaient célèbres en Allemagne comme dans le Nord. Dans le poème de *Dietrich von Bern*, un des héros fait l'éloge d'un casque fabriqué par Wieland; un roi l'avait envoyé d'au-delà de la mer; c'était un chef-d'œuvre de l'art; il était dur comme le diamant; aucune arme ne pouvait l'entamer; il brillait comme l'or; on l'attachait par une agrafe du même métal. Douze maîtres avaient travaillé à ce casque pendant une année entière [6].

Le poème sur Biterolf vante d'abord l'épée que portait ce héros, et qui s'appelait *Schritt*; c'était une arme sans défaut et sans égale; elle avait été fabriquée par un habile forgeron, appelé Mime-le-Vieux, qui résidait à Azzaria, à vingt milles de Tolède. Cet ouvrier n'avait de rival que Hertrich, dans la Gascogne, et puis Wieland, qui avait fabriqué l'excellente épée ainsi que le cas-

que que portait son fils, le héros Witège, le Wittich des traditions précédentes. Les deux premiers fabriquèrent ensuite douze épées; Wieland en fit une treizième, appelée *Mimunc*. Pour se servir d'une de ces épées, il fallait être prince ou fils de prince [7]. Le poète dit qu'il a lu tout cela dans un livre. Ce livre était peut-être bien vieux [8].



CHAPITRE V.

TRADITIONS FRANÇAISES.

En France, la réputation d'artiste de Véland a été proverbiale comme celle de Salomon [1]. Dans le poème de Gautier à la main forte, composé dans le VI[e] siècle par Gérald, à ce qui paraît moine de Fleury, ou par Ekhard IV, moine de Saint-Gall, on dit de Gautier de Vaskastein, que si dans un combat sa cuirasse, fabriquée par *Wieland*, ne l'avait point garanti, la lance de Randolf pénétrait ses entrailles [2].

Dans une chronique des comtes d'Angoulême, écrite au XII[e] siècle par le moine Adhémar de

Chabannes, il est dit que le comte Guillaume avait reçu son surnom de *Taillefer* de ce que dans une bataille livrée contre les Normands, il avait, pour en finir, engagé un combat singulier avec leur roi, et que d'un seul coup il l'avait pourfendu en deux, corps et cuirasse, avec son épée *Durissima,* fabriquée par le forgeron *Walander* [3].

Ordinairement il est désigné sous le nom de *Galland.*

Jean, moine de Marmoutier, faisant la description des fêtes données à Rouen par Geoffroi-le-Bel, dit Plantagenet, duc de Normandie et comte d'Anjou et du Maine, lorsqu'il fut fait chevalier en 1126, parle des vêtements magnifiques de ce prince, de son cheval d'Espagne, de son casque, de son bouclier, de sa lance de frêne armée d'un fer de Poitiers, etc.; puis l'historien continue : « On lui apporta une épée, tirée « du trésor royal et depuis long-temps renom- « mée. *Galannus,* le plus habile des armuriers, « avait à la fabriquer employé beaucoup de soins « et de peine [4]. » Il n'y a pas de doute que le *Galannus* qui avait fait l'épée de Geoffroi Plantagenet, ne soit le même que le *Walander* dont Guillaume Taillefer possédait un chef-d'œuvre.

Si maintenant nous passons de l'histoire à la fiction, nous retrouvons partout des traces de

la renommée de Véland dans les romans de chevalerie rédigés en France pendant les XIIe et XIIIe siècles. Selon le *Roman de Raoul de Cambrai et de son neveu Bernier*, Louis IV, dit *d'Outre-mer*, ceignit à Raoul une magnifique épée qui avait été forgée dans une caverne obscure par *Galans* [5]. Dans le *Roman d'Ogier le Danois*, par Raymbert de Paris, Sadoyne pend à son côté une épée de la forge de *Galant;* Brehus, *des puis de val Secrois, roi des Saisnes et amiral des Persois*, ceint une épée provenant du trésor de *Pharaon* et fabriquée dans l'*ille de Mascon* par *Galans;* enfin un peu plus loin le même héros reparaît encore sur la scène avec une épée que *Galans fist en l'ille de Persois :* « Jamais, dit le « trouvère, prince ni roi n'en eut de meilleure. « Elle avait un des côtés violet et rouge, et l'autre « plus blanc que la neige. La lame en est riche, « vous n'en verrez jamais de meilleure [6], etc. »

Dans le *Roman de Fierabras d'Alixandre* il est dit que ce Sarrazin possédait trois épées, savoir *Plorance, Bautisme* et *Garbain*. A ce propos l'auteur ajoute : « Je vous dirai la vérité au sujet « de ceux qui les forgèrent. Ils furent trois frères, « tous nés d'un même père. Ils s'appelaient *Ga-* « *lans*, *Munificans*, *Hanisars*. Le premier fit Plo- « rance et Garbain, et mit douze ans à les affiner; « Munificans fit Durendal [7], Musagine et Cour-

« tain, avec laquelle Oger le Danois a maint coup « donné; enfin *Galans* fabriqua Floberge [8], Hau- « teclère [9], et Joyeuse, que Charlemagne tint long- « temps en grande estime [10]. »

Dans la première branche du *Roman du Chevalier au Cygne* on lit que Lotaire arma ses cinq fils de cinq épées de la forge de *Galant*. « Deux « d'entre elles, dit l'auteur, furent jadis au roi « Octavien, dans le royaume duquel elles avaient « été anciennement apportées par les Troyens. « Quand Miles épousa la belle Florence, celle-ci « les lui donna, car elle l'avait vu combattre « courageusement contre Garsile. Miles [en garda « une et] donna l'autre à l'un de ses favoris. Elles « furent ensuite volées par Gautier-le-Truant, qui « s'enfuit et se réfugia vers le père du roi Lotaire, « à qui il fit don de ces épées. Le roi les regarda, « les trouva fort à son goût, donna un fief à Gau- « tier, et le fit riche et *manant*. Lotaire avait les « trois autres dans son trésor. Pendant son voyage « au saint sépulcre, il avait vaincu en Afrique un « roi qui rançonnait les pélerins; il lui coupa la « tête et rapporta l'épée du Sarrazin, ainsi qu'un « heaume étincelant. Il vint ensuite à bout de « l'émir Caucase, dont il prit l'épée et le haubert « à mailles. La dernière fut trouvée dans le fleuve « Jourdain. On eut beau la fourbir, elle ne put « jamais devenir blanche. Le roi a donné ces cinq

« épées à ses enfants et les a ceintes à leur côté « gauche [11]. »

Plus loin, dans la deuxième branche, on lit ce passage : « L'empereur (*Othes* ou *Othon*) était « à la fenêtre, tourné vers l'orient et entouré « d'une foule de chevaliers distingués, lorsqu'ils « aperçurent en amont du fleuve un oiseau blanc « qui nageait. Il avait au cou une chaîne et traî- « nait un bateau. De plus ils virent dans l'em- « barcation un chevalier couché près de son écu « et de son épée tranchante. Il y avait encore « près de lui un très-bel épieu. d'un prix inesti- « mable. Je ne sais s'il fut de la forge de *Galant*, « mais bien certainement jamais homme ne vit « plus riche lame [12]. »

Enfin on lit encore plus loin dans le même roman : « Maintenant Espaullars au visage barbu « chevauche. Il était bien armé d'un haubert, d'un « *entresagne*, d'un écu, d'une lance, d'un heaume « de Sardaigne et d'une épée qui fut faite en Bre- « tagne. Le forgeron, qui la fabriqua dans un sou- « terrain, avait nom *Dionises* et était le frère de « l'habile *Galant*. Il l'affina trente fois afin qu'elle « ne se brisât point, et il la trempa trente-trois « fois. Il défendit bien que nul homme ne la cei- « gnît à moins qu'il ne fût conquérant et qu'il « ne fit la guerre. Un marchand breton, nommé « Maudras, la vendit cent marcs d'or, vingt pièces

« de drap de Frise et deux chevaux d'Espagne.
« L'empereur César l'eut long-temps en sa pos-
« session. Il conquit avec elle l'Angleterre, l'An-
« jou, l'Allemagne, la France, la Normandie, la
« Saxe, l'Aquitaine, la Pouille, la Hongrie, la Pro-
« vence, la Maurienne. Maintenant elle appartient
« à Espaullart, entre les mains duquel elle est
« funeste à un grand nombre d'hommes [13]. »

Dans le *Roman de Godefroi de Bouillon*, qui fait suite à celui du *Chevalier au Cygne*, on trouve ce passage : « Puis ils ceignirent à Godefroi l'épée « qui donna la mort à Agolant. La monture en « était bonne, mais la lame avait un bien plus « grand prix. On y lisait des caractères qui signi- « fient en lange romane qu'elle fut faite par l'ha- « bile *Galant*. Durendal fut sa sœur et appartint « au comte Roland. Godefroi, le hardi combat- « tant, donna de son épée, au siége d'Antioche, « des coups dont se ressentit maint homme [14]. »

Plus loin le trouvère, en parlant du fils d'un émir, dit : « L'épée qu'on lui ceignit, Irashels la « forgea, puis *Galans* la fit qui passa une année « à la tremper, et qui l'appela *Recuite*, parce « qu'eux deux la fabriquèrent. Quand il l'eut « affinée, il l'essaya sur son billot et le fendit du « haut en bas. Cette épée fut en la possession « d'Alexandre qui conquit le monde, puis de Pto- « lémée, ensuite de Judas Machabée. Elle passa

« depuis dans tant de mains qu'elle vint à Vespa-
« sien, le vengeur de notre Seigneur, qui l'offrit
« au saint sépulcre où Dieu ressuscita. Elle appar-
« tint ensuite à Cornumarant et à son fils Cor-
« bada. Celui à qui il la donna, trahit Jérusalem,
« et depuis il ne la laissa pas un seul jour dans la
« ville [15]. »

Plus loin encore, le roi de Nubie dit à Soudan : « Je prie Mahomet et ton dieu Tervagant « qu'ils te garantissent cette année de pertes plus « grandes. Car tous ces chrétiens sont très-preux, « et quand ils sont armés de hauberts maillés et « d'épées nues de la forge de *Galant*, qui tran- « chent plus qu'un couteau ne coupe le cuir, un « seul d'entre eux ne fuirait pas devant trente « de nos Turcs [16]. »

Enfin, après avoir décrit les armes de Soudan, le romancier ajoute : « Il revêtit ensuite une cui- « rasse que fit Antequités, qui fut adoré comme « un dieu pendant vingt-cinq ans. A lui furent « Israëls et l'habile *Galans*. C'est là qu'ils appri- « rent l'art de forger, dans lequel ils excellèrent. « La cuirasse, dont nous parlons, était très-riche. « Chaque face était émaillée de délicates arabes- « ques d'or fin et d'argent, et toute la partie su- « périeure était à raies [17]. »

Dans le *Roman d'Huon de Bordeaux*, un Sarrazin, voulant se moquer de ce preux, lui apporte

une épée rouillée qu'il avait depuis long-temps dans un coffre. Huon la prit, et, la tirant du fourreau, il vit qu'elle portait une inscription ainsi conçue : « *Galans* forgea cette épée. » Le romancier ajoute : « Cet armurier, en son temps, « en forgea trois, savoir celle que le païen donna « à Huon, Durendal, qui depuis fut à Roland, et Courtain [18]. »

Dans le *Roman de Garin de Monglave*, ce preux allant combattre contre le félon Hugues l'Auvergnat, est armé par Mabillette, fille du comte de Limoges, qui lui ceint une épée telle, dit l'auteur, « que sur la terre, toute grande « qu'elle est, on ne pourrait en trouver une « meilleure, si ce n'est Durendal, que Charle- « magne conquit à Brubant. Ces deux épées fu- « rent faites dans la forge de *Galant* [19]. »

Plus loin le même romancier, parlant encore de Garin, s'exprime ainsi : « Puis il a dégaîné la « lame, qui fut bonne et qui portait gravés les « noms de Jésus-Christ. Elle fut faite et forgée « par le bon forgeron *Galans*, le meilleur de tous « ceux qui existèrent. Elle était si forte et affilée « qu'elle brillait et resplendissait plus qu'argent « affiné [20]. »

Enfin, dans le *Roman de Doolin de Mayence* on lit que ce chevalier, allant combattre contre Charlemagne, « avait son écu au cou et sa lance

« au fût de pommier, armée d'un large fer, qui « avait été fait dans la forge de *Gallant*, d'où « était sortie Durendal, l'épée de Charlemagne; « et quand elle fut faite, elle fut essayée et coupa « quatre pièces d'acier très-grosses d'un seul « coup [21]. »

Néanmoins au premier choc cette lance rompit ainsi que celle de Charlemagne. Alors, dit l'auteur, l'empereur « tira son épée Durendal « qu'il avait conquise par force sur l'émir Bray- « mont, et Doolin mit la main à la sienne qui se « nommait Merveilleuse, et qui avait été faite « dans la forge de *Galant*. Une fée l'affila, c'est « la vérité; mais *Galant* ne la fit point. Ce fut un « de ses apprentis. Quand l'épée de Doolin fut « forgée et émoulue, et que la mère de *Galant* « eût dit sur elle ses oraisons, elle fit le signe de « la croix et l'enchanta, comme une fée qu'elle « était. Puis elle la mit sur un grand trépied, le « tranchant par dessous, et la laissa là. Le lende- « main matin, quand elle revint, elle trouva au- « dessus le tranchant qui avait coupé d'outre en « outre le trépied; et, voyant ceci, elle dit : « Par « ma foi, je veux que tu te nommes *Merveilleuse*, « car tu trancheras à merveille, et nulle chose au « monde ne pourra te résister, à moins que Dieu, « qui peut tout, ne la protége [22]. »

Enfin nous rappellerons, sans cependant atta-

cher trop d'importance à une ressemblance de nom probablement fortuite, que le mot *Gallandus*[23] en bas latin, et *galendé*, *garlandé*, *galandi*[24] en langue romane, ont le sens de *munitus*, *instructus*.

Nous terminerons ce chapitre en faisant remarquer que les romanciers français du moyen âge, rappelant à tout instant le nom et l'habileté de Véland, ne font nulle part allusion à ses aventures telles que nous les ont conservées les écrits du Nord, et n'en parlent que comme d'un fameux fabricant d'épées et de fers de lances. On voit seulement par le dernier passage qu'on lui attribuait, en France aussi, une origine surnaturelle, puisqu'on lui donnait une fée pour mère.



CHAPITRE VI.

ORIGINE GRECQUE DE CES TRADITIONS.

On a pu voir par les chapitres précédents que dans le moyen âge la croyance populaire à l'égard d'un artiste habile était répandue dans une partie de l'Europe, mais surtout dans le Nord. On se figurait cet homme comme ayant excellé dans tout ce qui constituait alors les arts, c'est-à-dire la mécanique aussi bien que les beaux-arts. Ainsi il était habile orfèvre, armurier, forgeron, statuaire, ciseleur, fondeur. Cette habileté était accompagnée d'un peu de magie et de beaucoup de malice.

Ces idées se retrouvent aussi chez les peuples anciens, surtout chez les Grecs. L'Ἥφαίστος ou Vulcain était, depuis une haute antiquité, le

type des habiles ouvriers-artistes, comme on le voit par l'*Iliade*. Il forgeait les métaux, il façonnait les ouvrages précieux, il fabriquait les armes, il était dieu; la mythologie raconte ses ruses. De plus il était boiteux, estropié comme Véland.

Mais l'antiquité nous présente une analogie beaucoup plus frappante avec le Nord, dans les fables qui concernent Dédale, et nous n'hésitons pas à croire que c'est l'histoire de cet artiste grec, altérée, défigurée, adaptée aux mœurs et aux croyances des peuples du nord de l'Europe, qui a donné lieu au roman de Véland.

D'abord le mot de Dédale était chez les Grecs un nom générique, tout comme Véland chez les Scandinaves. Δαιδάλλω signifiait travailler artistement, comme *Vœlundr* signifie un forgeron en islandais. Dédale était, comme Véland, l'artiste et l'ouvrier par excellence. Ce mot n'était un nom propre que parce qu'on appliquait à cet être mythologique toutes les perfections de l'art. Par cette raison nous croyons aussi que c'est à tort que l'on regarde le mot islandais *Vœlund*, forgeron, comme venant de Véland : c'est le contraire qu'il faudrait dire. Le mot *Vœlund* a existé avant qu'on imaginât l'histoire du fameux forgeron Véland, tout comme le mot δαιδάλλω existait avant qu'on eût admis dans la mythologie le personnage de Dédale[1].

On attribuait à Dédale tous les ouvrages d'art antiques; on se vantait d'en posséder en Italie et en Grèce; on le mettait en rapport avec des artistes qui étaient peut-être séparés de lui par des siècles[2], et dont on ne connaissait pas l'époque.

Les Grecs faisaient remonter l'histoire de Dédale à une haute antiquité; ils reculaient ce personnage au XIIIe siècle avant notre ère, en le faisant contemporain de Thésée et de Minos. Nous n'entrerons point ici dans l'histoire entière de cet être mythologique; nous ne parlerons point de la fête des Dédalies que l'on célébrait à peu près tous les sept ans, suivant Pausanias[3], dans la Béotie. Nous ne rappellerons que les traits qui se rapportent immédiatement à notre sujet, et que nous ont conservés Diodore[4] et Pausanias.

Dédale, coupable d'un meurtre, et condamné à mort pour ce crime, s'enfuit de la Grèce, et trouve un refuge dans l'île de Crète, où il entre au service du roi Minos, comme Véland à celui du roi Nidung. Minos a une fille comme le roi scandinave. L'artiste grec, comme l'artiste scandinave, encourent la vengeance du roi qu'ils servent; Dédale, en favorisant les amours de Pasiphaé, et construisant pour elle un taureau artificiel, puis le labyrinthe pour servir de séjour au Minotaure, fruit de ses amours monstrueux;

Véland, en faisant violence à la princesse, et procréant un fils avec elle.

Dédale et Véland emploient le même moyen pour échapper à la vengeance du roi leur maître qu'ils ont offensé. Ils se font des ailes et s'élèvent dans les airs pour s'envoler. Icare accompagne son père Dédale; mais il se dirige mal et tombe dans la mer. Egil, frère de Véland, ne peut se servir des ailes, et tombe aussi. L'un et l'autre mécanicien traversent la mer. Dédale descend dans la Sicile, Véland dans le Jutland.

On ne peut donc méconnaître l'origine grecque du roman de Véland. Comment la fable grecque a-t-elle été connue des Scandinaves? voilà ce qu'il serait intéressant de savoir; mais il ne faut pas se flatter de l'espoir de résoudre jamais ce problème. Une fable aussi antique que celle de Dédale a eu tout le temps nécessaire pour se propager lentement de peuple en peuple jusqu'aux habitants des régions boréales. Peut-être a-t-elle passé par la bouche de bien des nations avant d'arriver chez les Scandinaves. Elle a dû s'altérer en route, dans les traditions populaires, et perdre peu à peu la couleur locale du pays où elle avait pris naissance. La scène où se passe l'action, le nom des personnages, les détails du roman ont dû changer; enfin l'histoire a dû devenir tout-à-fait scandinave.

Ce qui établit une analogie de plus entre la Grèce et la Scandinavie, c'est que de même que la Scandinavie admettait d'autres artistes habiles, tels que Mime, les Grecs avaient aussi des traditions locales sur des artistes qui avaient excellé presque comme Dédale; tels étaient Smilès dans l'île d'Égine, et les Telchines dans l'île de Rhodes, qui passaient pour avoir perfectionné la fonte des métaux, et que l'on regardait aussi comme des magiciens. Peut-être si nous avions les traditions qui les concernent, y retrouverions-nous quelques traits analogues au roman de Véland et de Dédale.

Ce qui, au reste, constitue une différence caractéristique entre les traditions grecques et scandinaves au sujet de l'artiste par excellence, c'est que les Grecs attribuaient au leur particulièrement des ouvrages plastiques, surtout les images des dieux, tandis que les Scandinaves attribuaient à leur ouvrier principalement des armes d'une trempe supérieure. C'est que les Grecs étaient un peuple religieux et sensible à la beauté des représentations mythologiques. Les Scandinaves au contraire ne faisaient cas que de bonnes épées, avec lesquelles ils conquéraient ce que le climat rude du Nord leur refusait. Ils n'étaient pas pressés de faire des dieux, et ils n'auraient peut-être pas récompensé beaucoup

l'artiste qui leur aurait représenté Odin ou Freya; mais ils regardaient comme un grand homme celui qui leur fabriquait des armes d'une qualité supérieure; ils étaient tentés d'attribuer une origine surnaturelle à l'artiste qui fournissait une épée sans défaut.

La tradition des forgerons souterrains était répandue en Italie. La croyance populaire plaçait les Cyclopes dans les cavernes du mont Etna. Il y avait cette différence entre le midi et le nord de l'Europe que le peuple italien se figurait ces forgerons des cavernes comme des hommes d'une taille gigantesque, tandis que dans le Nord on supposait qu'ils étaient des nains.

Si nous comparons actuellement l'imitation et l'original sous le rapport poétique, nous voyons que les Scandinaves ont fait de leur Véland un composé de Vulcain et de Dédale. Il a la malice du dieu boiteux, et les aventures de l'auteur du labyrinthe.

Peut-être, comme le fils de Junon précipité sur la terre, et reçu par les Sintiens, renommés pour leurs travaux en métaux, désignerait-il le feu mis au service de l'industrie humaine, si l'on pouvait supposer aux anciens peuples du Nord des idées aussi subtiles que l'étaient celles des Grecs [5].

Les Scandinaves ont négligé la fable absurde

du taureau, mais ils ont conservé en grande partie les autres aventures. Ils ont donné à leur Véland un esprit vindicatif que Dédale n'a point. Véland est l'amant de la princesse; Dédale, père de famille, n'est que son confident. Les Grecs, dans leur fable, n'ont eu en vue que de faire ressortir son habileté, au milieu du récit des amours d'une princesse. Les Scandinaves se sont servis de ce fond pour mettre également en évidence le génie de leur mécanicien; mais ils y ont mêlé le tragique des amours de Médée. Leur roman a la teinte sombre et poétique qui plaît tant aux habitants des contrées boréales.

Les traditions allemandes sur Véland placent ses forges quelquefois dans le Caucase, dont le nom est singulièrement altéré dans quelques poèmes allemands, où cette chaîne de montagnes s'appelle *Gloggensachsen*. Est-ce par un caprice des poètes que le mot de Caucase a été choisi pour l'atelier de Véland, ou ne serait-ce pas parce que le Caucase était renommé pour les ouvrages de fer, et surtout pour les armures qu'y fabriquaient les peuples montagnards? Les cottes de mailles, les casques, les épées des Géorgiens et autres peuples du Caucase sont renommés. Il y a dans ces montagnes une peuplade isolée, et composée de douze cents familles qui excellent dans la fabrication des armes; on les nomme

Couvetchis. Ils gardent leur territoire contre les étrangers, et ne vendent les produits de leur manufacture que dans un village situé à l'extrémité de leur vallée. Ce qui prouve que leur habileté dans la fabrication des armes date de loin, c'est qu'ils offrirent des armes de leurs ateliers à Timour, lors de son passage à travers le Caucase en 1396[6]. Il se peut que la renommée de ces armuriers ait percé, au moyen âge, jusqu'en Europe, et qu'elle ait donné lieu à des contes qui ont pu être confondus avec ceux que les Scandinaves faisaient sur Véland.

Ce qui semblerait prouver qu'il y a eu des rapports entre l'Orient et l'Occident au sujet de ces traditions de forgerons habiles et de leurs procédés pour apprêter le fer des lames d'épées, c'est que l'on conserve sur les bords de l'Euphrate le même trait que les poètes des bords du Rhin racontaient au moyen âge. D'après ceux-ci, Wieland limait le fer, mêlait la limaille à la farine et au lait, donnait ce mélange à manger à la volaille, et après que celle-ci avait rendu les parcelles de fer, il les forgeait de nouveau, et fabriquait ainsi les lames merveilleuses que l'on regardait comme des chefs-d'œuvre[7].

En Asie on dit également que les bons fabricants de Bagdad mêlent du fer haché à la pâtée dont ils nourrissent les oies, et qu'après avoir

passé par le corps de ces animaux, le fer est repris par les fabricants, et subit une fonte, après laquelle on en fait de superbes lames damassées. Le conte est insignifiant, mais l'analogie entre les traditions de deux pays et de temps si différents mérite d'être remarquée[8].

Enfin, pour épuiser toutes les analogies, il faut savoir qu'en Ceylan les artisans sont désignés sous le nom de *Vélendes,* à peu près comme en Islande[9]. Mais il se peut que le mot ceylanais n'ait rien de commun qu'une ressemblance de son avec le mot scandinave.

FIN DE VÉLAND LE FORGERON.

NOTES ET CITATIONS.

NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE PREMIER.

[1] « Norrænir menn hafa sammansett nockurn part sœgunar enn sumt med qvædskap. That er first frâ Sigurdi at seigia Fafnisbana, Vœlsûngum oc Niflûngum oc Velint smid oc hans brôdur Egli oc frâ Nidûngi kôngi. Oc thò at nockut bregdist at qvædi um mannaheiti eda atburda, thâ er ei undarligt svo margar sœgur sem thessir hasa sagt, enn thô rîs hun nær af einum efn. » *Vilkina-saga*, PRÉFACE. (Les hommes du Nord ont rédigé quelques sagas ou traditions avec des chants. Ce sont d'abord celles de Sigurd Fafnersbane, des Volsungues, du forgeron Véland et de son frère Egil, et du roi Nidung, etc.)

[2] L'historien Suhm qui, dans son Histoire du Danemark, traite la fable et la tradition avec un peu trop de respect, croit qu'il y a un fond historique dans la saga sur le forgeron Véland. Nidung, roi de Nerike en Suède, fit la guerre, selon lui, à Véland, prince de Gothland et Scanie, pour avoir déshonoré sa fille; il le surprit dans ses terres et le fit prisonnier.

[3] *Edda Sæmundar hinns fróda.* Pars II, Havniæ. Sumtibus legati Arna-magnæani, etc., 1818, in-4°, pag. 3 et suiv.

4 Voici le chant tout entier, avec la traduction française :

VŒLUNDAR-QVIDA.

Formáli.

Niduthr het Konungr i Svithiod. Han átti tva sono ok eina dóttor. Hon het Bavdvildr. Brædor III. synir Finna Konúngs. Het einn Slagfidr. Annarr Egill. Thridi Vœlundr. Their skrido ok veiddo dyr. Their qvomo i Ulfdali ok gerdo ser thar hús. Thar er vatn er heitir Ulfsiár. Snemma of morgin fvndo their á vazstrœndo Konor III. ok spunno lín. Thar voro hiá theim álptar-hamir theirra. That voro Valkyrior. Thar voro tvær dætor Lavdvess Konóngs. Hladguthur Svanhvít ok Hervœr Alvitor. En thridia var Avlrún Kiars-dóttir af Vallandi. Their hœfdo thær heim til skála med ser. Feck Egill Avlrúnar, en Slagfidr Svanhvítrar, en Vœlundr Alvitrar. Thau bivggo VII. vetur, thá flugo thær at vitia víga ok qvomo eigi aptr. Thá skreid Egill at leita Avlrúnar. En Slagfidr leitadi Svanhvítrar. En Vœlundr sat i Ulfdavlom. Han var hagastr mathr sva at menn viti i fornom savgom. Nidvthr Konóngr let hann havndom taka sva sem her er vm qvedit.

Her hefr qvidona.

1.

Meyiar flvgo svnnan
Myrkvid sgœgnom
Alvitor únga

CHANT DE VŒLUND.

Introduction.

Niduth était roi en Suède; il avait deux fils et une fille, qui était Baudvilde. Il existait aussi trois frères, fils d'un roi finnois. L'un était Slagfid, l'autre Egill, et le troisième Vœlund. Ils couraient sur des patins en poursuivant le gibier. Ils arrivèrent dans l'Ulfdal, et y firent leur demeure. Il y a là une eau, appelée lac des Ours. Un matin ils trouvèrent sur le bord trois femmes filant du lin. Leurs robes de cigne étaient auprès d'elles. C'étaient des valkyries. Deux étaient filles du roi Laudver, savoir Hladguth-Svanhvite et Hervœr-Alvite. La troisième était Alrune, fille de Kiare, du Valland. Ils les amenèrent chez eux : Egill s'en alla avec Svanhvite, et Vœlund avec Alvite. Ils vécurent sept hivers ensemble. Alors elles s'envolèrent pour fréquenter les combats, et ne revinrent plus. Egill partit en patins pour ramener Alrune, et Slagfid pour ramener Svanhvite. Quant à Vœlund, il resta dans l'Ulfdal. C'était un habile ouvrier, comme on sait par les anciennes traditions. Le roi Niduth le fit saisir, comme il est dit dans le chant que voici.

Ici commence le chant.

1.

Les jeunes filles s'envolèrent du Midi, par la sombre forêt, Alvite la jeune, pour fixer les destins. Là,

ŒErlœg drygia.
Thær á sævar-strœnd
Settuz at hvílaz.
Drósir sudrænar
Dyrt lín spvnno.

sur le bord du lac, elles s'assirent pour se reposer. Elles filèrent du beau lin, ces jeunes filles du Midi.

II.

Ein nam theirra
Egil at veria
Favgor mær fíra
Fathmi liósom.
ŒEnnor var Svanhvit
Svanfiathrar dró.
En en thridia
Theirra systir
Vardi hvítan
Háls Vœlvndar.

2.

L'une d'elles serre à son sein brillant le jeune Egill. L'autre était Svanhvite; elle portait des plumes de cigne. La troisième, leur sœur, embrassa Vœlund, au cou blanc.

III.

Sáto síthan
VII. vetr at that.
En inn átta
Allan thratho.
En enn níonda
Navthr vm skildi.
Meyiar fystoz
A myrqvan vith
Alvitor únga
ŒErlœg drygia.

3.

Elles restèrent là pendant sept hivers, elles furent retenues huit ans par l'affection; mais la neuvième année la nécessité les força à une séparation. Les jeunes filles désiraient aller dans la sombre forêt, Alvite la jeune, pour fixer les destins.

IV.

Kom thar af veidi
Vegreigr skyti
Slagfidr ok Egill
Sali fvndo avda.
Gengo út ok inn
Ok vm sáz.
Avstr skreid Egill
At Avlruno.
En svdr Slagfidr
At Svanvíto.

4.

Les alertes tireurs Slagfid et Egill, venant de la chasse, trouvèrent leur demeure vide. Ils entrèrent et sortirent, regardant autour d'eux. Egill se dirigea vers l'est pour trouver Alrune, et Slagfid au sud, pour chercher Svanhvite.

V.

En einn Vœlundr
Sat i Ulfdavlom.
Han sló gvll ravtt
Vid gim fastann.
Lvkti han alla
Lind bavga vel.
Sva beid han
Sinnar liósar
Qvanar, ef hon
Koma gerdi.

5.

Vœlund seul resta dans l'Ulfdal. Il forgea l'or rouge pour en faire des bijoux. Il façonna des bagues et les enfila sur une branche d'osier, en attendant sa brillante épouse, s'il lui plaisait de revenir.

VI.

That spyrr Nidvthr
Niara drottinn
At einn Vœlvndr
Sat i Ulfdavlom.
Nóttom fóro seggir.
Negldar voro brynior.
Skildir bliko theirra
Vith enn skartha mána.

6.

Niduth, seigneur des Niares (ou Nériciens), entendit que Vœlund demeurait seul dans l'Ulfdal. Dans la nuit ses hommes se mirent en route, ayant des cuirasses garnies de clous; leurs boucliers reflétaient le clair de la lune.

VII.

Stigo or savdlom
At salar gafli.
Gengo inn thadan
Endlángan sal.
Sá their á bast
Bavga dregna
VII. hvndrvth allra
Er sá seggr átti.

7.

Ils descendirent de cheval à l'issue de la demeure, et pénétrèrent dans l'intérieur; ils virent les bagues rangées sur la branche, sept cents en nombre, qui appartenaient au forgeron.

VIII.

Ok their af tóko
Ok their á leto
Fvr einn vtan
Er their af leto.
Kom thar af veidi
Vethreygr skyti
Vœlvndr lidandi
Vm lángan veg.

8.

Ils les prirent, puis les remirent, à l'exception d'une qu'ils gardèrent. Il revint de la chasse, Vœlund, l'habile archer, en suivant le long sentier.

IX.

Geck at bruni
Bero hold steikia.
Ár brann hrísi
Allthur fvra
Vidr enn vin-thurri
Fvr Vœlvndi.

9.

Il se mit à rôtir de la chair d'ours; bientôt le sapin sec, agité par le vent, éclata en flammes devant Vœlund.

X.

Sat á ber-fialli
Bavga taldi
Alfa lióthi
Eins saknadi.
Hvgdi han at hefdi
Hlavdvis dóttir
Alvitor únga
Veri hon aptr komin.

10.

Assis sur une peau d'ours, il compta les anneaux, l'homme de la race des Alfes. Il lui en manqua un. Il crut qu'Alvite la jeune, fille de Hlaudvis, l'avait, et qu'elle était de retour.

XI.

Sat han sva lengi
At han sofnadi.
Ok han vaknathi
Vilia-lavss.
Vissi ser á havndom
Havfgar navdir
En á fotom
Fiœtor vm spenntan.

11.

Il resta là jusqu'à ce que le sommeil le gagnât. Il se réveilla sans plaisir. Il sentit alors de forts liens aux mains, et aux pieds un bât qui les tenait.

XII.

Hverir ro jœfrar
Their er á lœgdo
Besti byr síma
Ok mik bvndo.
Kallathi nú Nidvthr
Niara Drottinn.
Hvar gaztv Vœlundr
Vísi Alfa
Vára avra
I Ulfdavlom.

12.

« Quels sont les hommes qui ont garrotté l'orfèvre, et qui m'ont lié? — Comment, Vœlund, chef des Alfes, s'écria Niduth, seigneur des Niares, comment possèdes-tu notre or dans l'Ulfdal? »

XIII.

Gvll var thar eigi
A grana leido.
Fiarri hvgda ec várt land
Fiœllom Rínar.
Man ek at ver meiri
Mæti áttom
Er ver heil hiú
Heima vórom.

13.

« Cet or, répondit Vœlund, n'était pas placé sur le chemin de Gran[1]; mon pays est, à ce que je crois, loin des montagnes du Rhin. Je me souviens que nous possédions maints biens, lorsque nous demeurions tranquillement chez nous. »

XIV.

Hladgvthor ok Hervœr
Borin var Hlavdve.
Kvnn var Avlrún
Kiars dóttir.
Hon inn vm geck
Endlángan sal.
Stód á gólfi
Stillti rœddo.
Era sá nú hyrr
Er or holti ferr.

14.

Hladguth et Hervœre étaient filles de Laudver. Alrune, fille de Kiare, était connue; elle allait dans la vaste demeure; elle s'arrêtait sur le sol; elle baissait la voix. Celui qui sort maintenant de la forêt, n'a pas de douceur.

Nidvthr Konóngr gaf dóttor sinni Bavdvildi gvllríng thann er han tók af bastino at Vœlvndar en han sialfr bar sverthit er Vœlvndr átti. En drottníng gvath :

Le roi Niduth donna à sa fille Baudvilde l'anneau d'or qu'il avait ôté de la branche d'osier, chez Vœlund. Il portait lui-même l'épée qu'avait eue Vœlund. Et la reine chanta :

XV.

Tenn honom teygiaz
Er honom er thæt sverth
Ok han Bavdvildar
Bavg vm theckir.
Amon ero avgo
Ormi theim enom fràna.
Snithit er hann
Sina magni
Ok setith hann sithan
I Sævar-stavd.

15.

« Il grince des dents lorsque l'épée lui est montrée, et il reconnaît la bague de Baudvilde; ses yeux sont menaçants et ardents comme ceux d'un serpent. Coupez-lui les nerfs (des jarrets), puis déposez-le dans le Sævar-Staud. »

[1] Gran était le cheval sur lequel partit Sigurd, après avoir tué Fabner et pris ses trésors.

Sva var gœrt at skornar voro sinar i Knes-fótom ok settr i hólm einn er thar var fvr landi er het Sævar-Stavd. Thar smithadi han konongi allz kyns gœrsimar. Engi mathr thordi at fara til hans nema konóngr einn. Vœlvndr qvath:

XVI.

Scinn Nithathi
Sverth á linda,
That er ec hvesta
Sem ec hagaz kvnna.
Oc ec herthac
Sem mér hœgst thótti;
Sá er mer fránn mekir
Æ fiarri borinn.
Secca ec thann Vœlundi
Til smithio borinn.

XVII.

Nú berr Bavdvildr
Brúdar minnar
Bíthca ec thess bót
Bauga rautha.

XVIII.

Sat hann né hann svaf ávalt
Oc hann sló hamri
Vél gorthi hann heldr
Hvatt Nithathi.
Drifo úngir tveir
A dyr atsiá
Synir Nithathar
I Sævar-Stavd.

XIX.

Komo their til Kisto
Kravftho lvcla
Opinn var illúth

Cela fut fait; les nerfs lui furent coupés aux jarrets, et on le mit dans une petite île, qui était à quelque distance du rivage, et qui s'appelait Sævar-Staud. Là il forgea pour le roi toute sorte de bijoux. Personne ne pouvait l'approcher que le roi seul. Vœlund chanta :

16.

« Cette épée brille au baudrier de Niduth; c'est moi qui l'ai aiguisée aussi habilement que j'ai pu; je l'ai durcie de mon mieux. Cette épée luisante m'est enlevée pour toujours: je ne la vois plus dans l'atelier de Vœlund. »

17.

« Et Baudvilde porte maintenant les bagues rouges de ma femme; comment réparer cette perte ? »

18.

Il restait assis, ne dormait pas, et forgeait avec son marteau. Il eut bientôt médité une vengeance contre Niduth. Les deux jeunes fils de ce roi accoururent pour voir sa demeure dans Sævar-Staud.

19.

Ils approchèrent du bahut; ils demandèrent les clefs; ils eurent de mauvais desseins en regardant.

Er their i sá.
Fiœld var thar menia
Er theim mavgom syndiz
At veri gvll ravtt
Oc gersimar.

Ils y aperçurent des objets précieux, de l'or rouge et des bijoux.

XX.

Komit einir tveir
Komit annars dags
Yccr læt that gvll
Vm gefit vertha.
Segit a meyiom
Ne sal-thióthom
Manne aungom
At ith mic fyndit.

20.

« Venez, vous deux seuls (leur dit Vœlund), venez un autre jour; je ferai en sorte que cet or soit à vous: ne dites ni aux femmes, ni aux gens du palais, ni à personne que vous êtes venus chez moi. »

XXI.

Snemma kallathi
Seggr annan,
Bróthir á bróthr.
Gongom baug siá.
Komo til kisto
Kravftho lucla
Opinn var illúth
Er their i lito.

21.

Le matin, de bonne heure, l'un des frères appela l'autre: « Allons voir les bagues. » Ils vinrent au bahut, demandèrent les clefs; leur malice était évidente quand ils regardèrent.

XXII.

Sneith af havfut
Húna theirra
Oc und fen fiœtvrs
Fætr vm lagthi.
Enn thær scálar
Er vnd scavrom vóro
Sveip hann vtann silfri
Seldi Nidathi.

22.

Vœlund coupa la tête à tous les deux; il enfouit leurs jambes sous le marécage de sa prison. Et leurs crânes, qui étaient sous leurs cheveux, il les couvrit en dehors d'argent, et les donna à Niduth.

XXIII.

Enn or augom
Jarcna steina
Sendi hann kunnigri
Kono Nithathar.

23.

Avec leurs yeux il façonna des pierres fines, et les envoya à la femme méchante de Niduth; et de leurs dents il fit sur son enclume

Enn or tavnnom
Tveggia theirra
Sló hann bríóstkrínglor
Sendi Bavdvildi.

des perles de collier qu'il envoya à Baudvilde.

XXIV.

Thá nam Bavdvildr
Bavgi at hrósa.
Bar hann Vœlundi
Er brotit hafthi.
Thoriga ec at segia
Nema ther einom.

24.

Baudvilde avait été enchantée de la bague; mais l'ayant cassée, elle l'apporta à Vœlund; « Je n'ose, lui dit-elle, la porter à personne qu'à toi. »

XXV.

Vœlundr qvath.
Ec bœti sva
Brest á gvlli
At fethr thínom
Fegri thiccir
Oc Móthr thinni
Miclo betri
Oc siálfri ther
At sama hófi.

25.

Vœlund chanta : « Je raccommoderai la cassure de l'or de manière qu'elle paraisse encore plus belle à ton père, plus brillante à ta mère; toi-même tu la trouveras embellie. »

XXVI.

Bar hann hana bióri
Thví at hann betr kvnni
Sva at hon í sessi
Vm sofnathi.
Nú hefi ec hefnt
Harma minna
Allra nema einnra
Ívith grannra.

26.

Il l'enivra d'une boisson assoupissante (car il savait mainte chose), pour qu'elle s'endormit sur son siége. « Maintenant j'ai vengé tout le chagrin que j'avais conçu.

XXVII.

Vel ec, qvath Vœlundr
Vertha ec á fitiom
Theim er mic Nithathar
Námo reccar.
Hlæandi Vœlvndr

27.

« Je veux, dit Vœlund, marcher avec les pieds dont m'a privé Niduth. » En riant Vœlund s'éleva dans les airs. Baudvilde sortit, en larmes, de l'île. Elle pleura sur le départ

Hófz at lopti
Grátandi Bavdvildr
Gecc orr eyio
Thregthi favr frithils
Oc favthor reithi.

de l'amant, et redouta la colère du père.

XXVIII.

Uti stendr kvnnig
Qván Nidadar
Ok hon inn vm geck
Endlángan sal
En han á sal-garth
Settiz at hvílaz.

28.

En dehors se tint la femme du roi Niduth, et elle entra dans la salle du palais. Cependant Vœlund s'assit sur l'enclos du palais pour se reposer.

XXIX.

Vakir thú Nidvthr
Niara drottinn.
Vaki ek ávallt
Vilia ek lavss sofna
Ek minnizc sízt
Mína svno davtha.

29.

« Veilles-tu, Niduth, roi des Niares (Nériciens) ? dit-elle ; moi je veille toujours ; je me couche sans plaisir ; mes fils morts me restent dans la mémoire.

XXX.

Kell mik i havfuth
Kavld ero mer ráth thin
Vilnomc ek thess nú
At ek vith Vœlvnd dæma.
Seg thú mer that Vœlvndr
Vísi Alfa
Af heilom hvat varth
Húnom mínom ?

30.

— La tête me pèse, répond le roi ; tes conseils me glacent. Maintenant j'espère pouvoir parler à Vœlund.— Dis-moi ceci, Vœlund, sage Alfe (Finnois), qu'est-ce que sont devenus mes fils qui étaient sains et saufs ?

XXXI.

Eitha skalltv mer áthr
Alla vinna
At skips-bordi
Ok at skialdar rœnd
At mars bægi
Oc at mækis egg
At thú qveliat

31.

— Il faut que tu me jures, dit Vœlund, par le bord du navire, par le rond du bouclier, par le frein du cheval, par le tranchant du glaive, que tu ne tourmenteras pas la femme de Vœlund, et que tu ne tueras pas ma bien-aimée, quoique nous ayons

Qván Vœlvndar
Ne brúdi minni
At bana verthir
Thótt ver qván ægim
Thá er ther kvnnith
Ethr jóth eigim
Innam hallar.

une épouse que tu connaisses, et que nous ayons un enfant dans le palais.

XXXII.

Gáck thú til smithio
Theirrar er thú gœrthir
Thar fithr thú belgi
Blóthi stockna.
Sneith ek af havfvth
Húna thinna
Ok vndir fen ficetvrs
Fætr vm lagdac.

32.

« Approche de l'atelier que tu as désigné toi-même; tu y trouveras le soufflet arrosé de sang; j'ai coupé la tête de tes fils, et je les ai cachés dans le marécage de ma prison.

XXXIII.

En thær skálar
Er vnd skavrom vóro
Sveip ek vtan silfri
Seldac Nidathi.
En or avgom
Jarcna-steina
Senda ek kunnigri
Qván Nidathar.

33.

« Et leurs crânes que recouvrait leur chevelure, je les ai garnis d'argent en dehors, pour les envoyer à Niduth, et de leurs yeux j'ai fait des saphirs pour les envoyer à sa méchante femme.

XXXIV.

En or tœnnom
Tveggia theirra
Sló ek brióst-kringlor
Senda ek Bavdvildi.
Nú gengr Bavdvildr
Barni avkin
Enga dóttir
Yckor beggia.

34.

« Et de leurs dents j'ai façonné des perles pour le collier de Baudvilde, et je les lui ai envoyées. De plus cette Baudvilde, votre fille unique, est enceinte de moi.

XXXV.

Mæltina thú that mál
Er mik meirr tregi.

35.

—Jamais (s'écria Niduth), tu n'as dit un mot qui m'ait fait autant de

Ne ek thik vilia Vœlvndr
Verr vm níta.
Era sva mathr hár
At thik af hesti taki.
Ne sva avflvgr
At thik nedan skióti
Thar er thú skollir
Vid sky vppí.

peine, ou qui mérite plus de blâme de ma part, ô Vœlund! Il n'y a pas d'homme assez alerte, même à cheval, qui puisse t'atteindre, ni assez fort, pour te frapper en dessous lorsque tu t'élèves dans les airs jusqu'aux nues. »

XXXVI.

Hlæiandi Vœlvndr
Hófz at lopti.
En ókátr Nidvthr
Sat thá eptir.

36.

Vœlund rit, et s'éleva dans les airs. Niduth resta sur la place, plein de tristesse.

XXXVII.

Vpprístu Thakrádr
Thræll minn inn bezti.
Bith thú Bavdvildi
Meyna bráhvíto
Gánga fagr-varith
Vith favdvr rætha.

37.

« Lève-toi, Takrad, mon meilleur serviteur, dit-il. Prie Baudvilde, ma fille aux blonds cils, pour qu'elle vienne parée, parler à son père. »

XXXVIII.

Er that satt Bavdvildor
Er savgdo mer
Sátvth ith Vœlvndr
Saman í hólmi.

38.

« Est-il vrai, Baudvilde, ce qu'ils m'ont dit (lui demanda-t-il), toi et Vœlund, étiez-vous assis ensemble dans l'île ?

XXXIX.

Satt er that Nidathr
Er sagdi ther.
Sáto vith Vœlvndr
Saman í hólmi.
Eina avgur-stvnd
Æva skyldi.
Ek vætr honom
Vinna kvnnac
Ek vætr honom
Vinna máttac.

39.

— Ce qu'on t'a dit est vrai (répondit Baudvilde), j'étais assise avec Vœlund dans l'île. Ah! que ce malheureux moment ne fût jamais arrivé! Je ne pus rien contre lui, je ne pus me défendre. »

[5] Voyez les notes de l'édition citée, ainsi que les vocabulaires qui y sont insérés; et comp. les observations de Grimm contenues dans l'*Hermes*. Leipzig, 1820, in-8°, tom. V, pag. 119.

[6] Par le mot *Alfe* les anciens Scandinaves désignaient les Finnois, et c'est par Finnois que les éditeurs de l'*Edda* ont ici traduit ce mot; mais le premier de ces peuples attribuait aux Alfes des facultés magiques, et Alfe signifie aussi un être surnaturel, un esprit. C'est dans ce dernier sens que W. Grimm prend ici ce mot (*Die deutsche Heldensage*, p. 388). Les Elfes, qui jouent un si grand rôle dans les contes populaires des Irlandais, sont les mêmes que les Alfes de l'Islande. Il y avait des Alfes de jour et des Alfes de nuit. M. Grimm présume que Véland était un Alfe du jour ou de la lumière, puisqu'il est parlé de son teint blanc, et que la valkyrie qu'il prend pour femme s'appelle la Brillante. On attribuait aux Alfes et aux Finnois une habileté extraordinaire dans la fabrication des métaux. Ce qui paraît prouver encore qu'on regardait Véland comme un être surnaturel, c'est qu'il finit par s'envoler, et qu'on lui donnait pour père un géant, et pour grand'mère une femme de la mer.

[7] Les valkyries, dans la mythologie scandinave, ont à peu près les mêmes attributions que les parques dans la mythologie grecque. Elles filent aussi la trame du destin, et de plus elles assistent aux combats, par lesquels, chez un peuple barbare, se règlent les destinées. Quoiqu'on en admette généralement trois, il paraît pourtant qu'on en supposait aussi d'autres; et ce qu'il y a de singulier, c'est que les filles de la terre pouvaient être valkyries. Nous en avons un exemple ici. On nomme leurs pères, qui, chose assez bizarre, ont des noms francs; l'un est Loedver, c'est-à-dire Louis, et l'autre Kiare, probablement Charles, dont on fait un roi de Vallant, mot sous lequel on entendait uniquement le pays Wallon, la France et l'Italie. (Voy. mon *Histoire des Expéditions maritimes des Normands et de leur établissement en France*. Paris, Ponthieu, 1826, in-8°, tom. II, notes et pièces justificat., pag. 338.)

Les valkyries apparaissaient le jour sous la forme de cygnes; elles pouvaient déposer cette forme qui, suivant les idées grossières des Scandinaves, n'était qu'une robe dont elles se couvraient, et alors elles paraissaient sous la forme humaine. Voilà

pourquoi il est dit ici qu'elles avaient auprès d'elles leur vêtement de cygne. L'une d'elles s'appelle même *Svanhvite,* ou blanche comme un cygne.

8 La *Vilkina-saga* paraît avoir été composée au XVe siècle, en Norvège. P. E. Müller [1] la croit plus ancienne d'un siècle, tandis que d'autres l'attribuent au XIIIe. Elle est fondée et peut-être même traduite sur des traditions allemandes tant orales qu'écrites; au reste, c'est une espèce de compilation qui n'est pas exempte de contradictions. La *Vilkina-saga,* dont il existe une ancienne version suédoise qui présente des différences assez remarquables, a été publiée par Joh. Peringskiold, à Stockholm, en 1715, in-fol., avec une traduction latine et suédoise.

[1] *Sagabibliothek med Anmærkninger og indledende Afhandlinger.* Kiœbenhavn, trykt i det Schultziske Officin. 1818, 3 vol. in-12, tom. II, p. 311.



NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE II.

[1] C'est la même saga que la *Vilkina-saga*. Il en a paru récemment une traduction danoise.

[2] . . . . Verland heder han Fader mun,
En Smed var han saa skjœn
Bodild hedte min Moder,
En Kongedatter ven.

(*Udvalgte danske Viser fra Middelalderen*, etc.; udgivne paa ny af Abrahamson, Nyerup og Rahbek. Kiœbenhavn, Schultz, 1812-21, 5 vol. in-8°, tom. I, pag. 28, coupl. 18.)

[3] *Svenska folkvisor* utgivne af Geijer och Afzelius. Stockholm, 1814-16, 3 vol. in-8°, tom. II, pag. 174-175.

[4] « ... Vœlundi apud Islandos nomen etiam nunc pro magno artifice sumitur: quando dicimus: *Hann er Vœlundr a járn-ó gull oc silfr*, etc., ferri, auri et argenti elaborandi insignis est artifex. »

(Note des éditeurs de l'*Edda* de Sæmund, part. II, p. 14, not. 30.)

[5] Geijer, *Svea Rikes Hæfder*, Upsal, 1825, in-8°, tom. I, pag. 118.

[6] Bring, *Monumenta Scan.*, 1598, pag. 36, 302.

[7] *Ibid.*

[8] Erich Pontoppidan, *Danske Atlas*, fortsat af Hans de Hofman. Kiœbenhavn, 1763-74, 6 part. en 7 vol, in-4°, tom. IV, pag. 857.

NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE III.

[1] . . . . Weland him bewurman
Wræces cunnade,
Anhydig eorl
Earfotha dreag.
Hæfde him to gesiththe
Sorge and longath,
Winter cealde, wræce
Wean oft onfond,
Siththan hine Nithhad
On nede legde
Swoncre seono bende
Onsyllan mon.
Thæs ofer eode
Thisses swa mæg.

Beadohilde ne wæs
Hyre brothra death
On sefan swa sar
Swa hyre sylfre thing;
Thæt heo gearolice
Ongieten hæfde
Thæt heo eacen wæs.
Æfre ne meahte

Thrifte gethencan,
Hu ymb thæt sceolde,
Thæs ofereode,
Thisses swa mæg.

(Quand Véland apprit le bannissement, le courageux seigneur supporta le malheur. Il eut pour compagnons la douleur et le désir; il éprouva le froid de l'hiver, la peine, depuis que Nithad le mit aux fers, le malheureux, avec des liens de boyaux. Cela passa ; ceci peut passer aussi.

(La mort de ses frères ne fut pas aussi pénible à Badohilde que sa propre cause, lorsqu'elle eut la certitude d'être enceinte. Elle ne pouvait se figurer l'événement comme elle devait. Cela passa; ceci pourra passer aussi.)

(Fragment d'un poème anglo-saxon, publié par les frères Conybeare, *Illustrations of anglo-saxon Poetry*. London, printed for Harding and Lepard, 1826, in-8°, pag. 240.)

2 . . . . Onsend Higelace
(Gif mec hild nime)
Beadu-scruda betst
Thæt mine breost wereth,
Hrægla selest,
Thæt is hrædlan laf
Welandes geweorc.

(Envoie à Higelak,
Si je succombe dans le combat,
Le meilleur de mes vêtements de bataille
Qui couvre ma poitrine,
La plus belle de mes armures;
C'est l'héritage du brave,
L'ouvrage de Véland.)

(Poème anglo-saxon de Beowulf, du VIIe ou VIIIe siècle, publié d'abord, sous le titre *de Danorum rebus gestis*, etc., par G. J. Thorkelin, à Copenhague, en 1815, in-4°; puis par les frères Conybeare dans leur ouvrage déja cité. Le passage cité se trouve à la page 36 du premier, et à la page 96 du second.)

3 . . . . Ubi nunc fidelis ossa Fabricii jacent?

(An. Manl. Sever. Boetii, *Consolationis philosophiæ lib. II,* metr. VII, v. 15.)

Ce passage est paraphrasé ainsi qu'il suit dans la traduction anglo-saxonne du roi Alfred :

Hwær sint nu thæs wisan

Welandes ban,
Thæs goldsmithes
Tthe wæs geo mærost.

(Où sont maintenant les ossements du sage Véland, de l'orfèvre qui autrefois était si célèbre ?)

Ce passage se trouve à la page 162, col. 1, de l'édition que Christ. Rawlinson en a donnée à Oxford, en 1698, en un volume grand in-8°; et à la page 236 de l'ouvrage des frères Conybeare déja cité.

4 . . Afferrique jubet vestes, volucresque canesque,
Quadrupedesque citos, aurum gemmasque micantes,
Pocula quæ sculpsit Guielandus in urbe Sigeni [1].

(C'est le roi de Cumberland, Rhydderic, qui fait apporter ces vases et autres objets, pour apaiser l'esprit égaré de Merlin.)

(Poème latin du XII[e] siècle, de Geoffroi de Monmouth, cité par Ellis, *Specimens of Early metrical romances*, 2[e] édit. Londres, chez Longman, etc., 1811, in-8°, tom. I, pag. 77.)

5. . . . . . . Than sche lete forth bring
A swerd hongand bi a ring,
To Horn sche it bitaught:
It is the make of Miming,
Of all swerdes it is king,
And Weland it wrought.
Bitterfer the swerd hight,
Better swerd bar never knight.
Horn, to the ich it thought;
Is nought a knight in Inglond
Schal sitten a dint of thine hond,
Forsake thou it nought.

(*Horn childe and maiden Rimnild,* du XIV[e] siècle, dans la collection de Ritson; *Ancient engleish metrical Romanceës*. London, printed by W. Bulmer, etc., MDCCCII, in-8°, tom. III, pag. 295.)

6 *Kenilworth, a romance*, chap. IX, X et XI.

[1] Les éditeurs de l'*Edda* présument qu'il est fait allusion ici à la ville de Siegen, en Allemagne, qui était renommée pour ses mines de fer et ses forges.

NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE IV.

[1] « Do gedahte si vil tiure an Nüdunges tot :
Den het erschlagen Wittege ; davon so het si iamers not. »

(*Der Niebelungen Lied,* herausgegeben von Fr. H. von der Hagen. Breslau, 1820, in-8°, vers 6811 et 12.)

[2] Voy. le *Vœlundar-quida* ci-dessus, notes du chap. I.

[3] Voyez le poëme *Dieterich von Bern.* Nuremberg, 1661, in-8°; et von der Hagen, *Heldenbuch,* tom. I.

[4] Wittich eyn Held. Wittich Owe syn Bruoder. Wielant was der zweyer Wittich Vatter; Ein hertzog ward vertriben von zweyen Riszen die gewunnen jm syn land ab. Do kam er zuo armuot. Und darnach kam er tzuo Künig Elberich, und ward syn gesell. Und war auch ein Schmid in dem Berg zuo Gloggensachszen (Causab). Darnach kam er zuo Künig Hertwich (Hertnit) und by des tochter machet er zwen süne.

Fragment dans les suppléments au *Heldenbuch,* imprimé en 1509.

[5] Poëme allemand sur Frédéric de Souabe, du XIVe siècle, publié dans le recueil de Græter, intitulé *Bragur.* Leipzig, 1800, in-8°, tom. VI, pag. 204.

[6] . . . . . Er (Ecke) sprach helt wiltu mich bestan
Den helm un den ich auf han

Den wirck Willant mit sitten
In sant ein konick her vber mer
Erfacht ein konickreich mit der wer
Guldein ist er an mitten
Nun loss dir von dem helm sagn
Ob dich darnach belange
Er ist so maisterlich beslagn,
Guldein siut jm sein spange
Dar jn verwurckt ein wurmess schal
Wie vil man swert drauf schlechte
Da von gewint er doch kein mal.

Er ist als ein adamant
In wurck ein Krych mit seyner hant
Maysterlich als er wolte
Er ist on alle missetat
Ein Krich in vmb fangen hot
Das er laucht jn dem golde
Das ich dir sag vnd das ist er
Er ist gar schon on mossen
Zwelff mayster wol ein gantzes jar
Do ob dem helm sassen,
Ir lon der was so wol gethan
Vonn keyner hande woffen
Wirst nit wunt kuner man.

(Poème de *Dieterich von Bern*, couplets 80 et 81. Ce passage est rapporté par Grimm, *Die deutsche Heldensage*, pag. 226.)

7 Er (Biterolf) hæt ein swert, daz was guot. Daz im den sin und den muot
Vil dicke tiuret sêre, siu lop und ouch sin êre,
Des half daz wâfen alle zit, er kam nie in deheinen strit,
Ez gestuont im alsô, daz sîn der recke wære frô.
Schrit was daz swert genant, diu mære tuon ich in bekant.
An einem buoche hòrt ich sagen, der swerte wurden driu geslagen
Von einem smittemeister guot, der beide sin unde muot
Dar an wande sêre, daz man in den landen mêre
Sô stætes niht enfunde; wan er den listen wol kunde
Baz dan anders ieman dâ. Er saz in Azzariâ,
Von Tolêt zweinzec mîle. Er hæt ouch è der wile
Der swerte mère geslagen. Sinen namen wil ich iu sagen:
Er hiez Mime der alte. Sin kunst vil manigen valte,
Der lenger wære wol genesen und des tôdes muoste wesen

Von der swerte krefte. Zuo siner meisterschefte
Ich nieman kan gelichen in allen fürsten richen
An einen, den ich in nenne, daz man in dar bî erkenne:
Der was Hertrîch genant unde saz in Wasconîlant.
Durch ir sinne craft sô hæten sie geselleschaft
An werke und an allen dingen; sie mohten wol volbringen
Swaz in ze tuone geschach. Swie vil man starker liste jach
Wielande, der dâ worhte ein swert, daz unervorhte
Witege der helt truoc, und einen helm guot genuoc
Der dâ limme was genant; ouch worht er allez daz gewant
Daz zuo dem swerte wol gezam; Witege truoc ez âne scham,
Der êren ingesinde. Er hæt ez sînem kinde
Geworht sò er best mohte; dan noch im niht dohte
Daz er an disem mære sô wol gelobt wære
Als Mime und Hertrich. Ir kunst was vil ungelîch.
Die rede bescheid ich in: der swerte wâren zwelfin,
Diu sluogen dise zwêne man, als ich in kunt hân getân;
Daz drîzehend sluoc Wielant, dez was Miminc genant.
Daz buoch hœren wir sagen, diu swert torste niemant tragen,
Er wær fürst oder fürsten kint.

(Poème de *Biterolf*. Ce passage est rapporté par Grimm, *Die deutsche Heldensage*, pag. 146.)

[8] Grimm (*Die deutsche Heldensage*, pag. 148) fait remarquer que le conte de *Biterolf* sur les trois armuriers ressemble un peu à celui du vieux roman français de *Fierabras*, où il est parlé aussi de trois armuriers qui fabriquent des épées merveilleuses. Voy. ci-après, chap. V, extrait du *roman de Fierabras*.

NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE V.

1 . . . . . . As estriés s'apuia del œvre *Salemon.*

(*Roman de Fierabras d'Alixandre,* Ms. de la Bibliothèque royale, supplément français, n° 180, fol. 233, v°, col. 2, v. 33.)

En mi la nef trovat un lit
Dont li peçun è li limun
Furent al overe *Salemun*
Tailliés à or et à trifoire
De cifres et de blance ivoire.

(*Lai de Gugemer,* v. 172. *Poésies de Marie de France,* t. I, p. 62.)

Puis si l'ont enterré lès l'autel saint Simon
En. j. sarcu de marbre fait par devision,
La lame en fu taillie de l'uevre *Salemon.*
Sor lor dos le sostienent. iiij. petit gaignon.

(*Roman du Chevalier au Cygne,* Ms. de la Bibliothèque royale, supplément français, n° 540[8], fol. 37, v°, col. 2, v. 4.)

Quant Godefrois li ber fu entrés el donjon
Qui estoit painturés de l'uevre *Salemon.*

(*Id. ibid.,* fol. 49, v°, col. 2, v. 22.)

Li dus ot .j. capel qui n'ert pas de coton;
Entor avoit .j. cercle de l'uevre *Salemon.*

(*Id. ibid.*, fol. 56, v°, col. 1, v. 28.)

Et saisist le destrier, s'est montés en l'arçon
De fin or tresjeté de l'uevre *Salemon.*

(*Id. ibid.*, fol. 139, v°, col. 2, v. 39.)

Et li rice amulaine sist desor .j. tolon
Qui toz ert de fin or de l'uevre *Salemon.*

(*Id. ibid.*, fol. 177, v°, col. 1, v. 3.)

Après cels s'adouba dans Robers li Frison;
Cil ert sires de Flandres et del règne environ;
Il laça unes cauces plus clères que laiton,
Puis vesti en son dos .j. auberc fremellon,
Et laça .j. vert elme de l'uevre *Salemon.*

(*Id. ibid.*, fol. 182, r°, col. 1, v. 25.)

Cette tradition est originaire de l'Orient. Voyez la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot, au mot Soliman, et les *Monuments arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets*, par M. Reinaud. Paris, imprimerie royale, 1828, in-8°, tom. I, pag. 162 et suiv.

2 . . . . Ecce repentino Randolf athleta cavallo
Prevertens reliquos hunc importunus adivit;
Et nisi duratis Wielandia fabrica giris
Obstaret, spisso penetraverit ilia ligno.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 8488 A, Colb. 6388, fol. 23, v°, v. 19. Il est du XIIe siècle, porte le nom de Gerald, et finit par cette inscription en caractères de la même époque : *Explicit liber Tifridi episcopi crassi de civitate nulla.* Le poème qu'il contient a été publié pour la première fois à Leipzig par F. C. I. Fischer, sous le titre *De prima expeditione Attilae regis Hvnnorvm in Gallias ac de rebvs gestis Waltharii Aqvitanorvm principis carmen epicum saec. VI*, etc. CIƆIƆCCLXXX, in-4°. Le passage cité s'y trouve, pag. 53, v. 958.)

3 Willelmus quoque Sector ferri (qui hoc cognomen indeptus est, quòd commisso prælio cum Nortmannis, et neutrâ parte cedente, posterâ die pacti causâ cum rege eorum Storim singulari conflictu deluctans, ense curto nomine Durissimo, quem Wa-

lander faber cuserat, per media pectoris secuit simul cum thorace, una percussione), etc. — *Chronicon Ademari chabannensis monachi sancti Eparchii Engolismensis à principio monarchiæ Franciæ ad annum* CIↃXXIX, ap. Labbe, *Novæ Bibliothecæ manuscript. librorum tomus secundus,* etc. Parisiis, apud Sebastianum Cramoisy, etc. M.DC.LVII, in-fol., pag. 167, ligne 3.

4 Andegavensi verò adductus est miri decoris equus hispaniensis, qui tantæ, ut aiunt, velocitatis erat, ut multæ aves in volando eo tardiores essent. Induitur lorica incomparabili, quæ maculis duplicibus intexta, nullius lanceæ vel jaculi cujuslibet ictibus transforabilis haberetur. Calceatus est calceis ferreis et maculis itidem duplicibus compactis; calcaribus aureis pedes ejus adstricti sunt. Clypeus leunculos aureos imaginarios habens collo ejus suspenditur; imposita est capiti ejus cassis multo lapide pretioso relucens, quæ talis temperaturæ erat, ut nullius ensis acumine incidi vel falsificari valeret. Allata est ei hasta fraxinea ferrum pictavense prætendens. Ad ultimum allatus est ei ensis de thesauro regio ab antiquo ibidem signatus, in quo fabricando fabrorum superlativus Galannus multa opera et studio desudavit. — *Johannis monachi Majoris-Monasterii Historiæ Gaufredi ducis Normannorum et comitis Andegavorum*, *Turonorum et Cenomannorum* libri duo, dans le *Recueil des Historiens des Gaules et de la France,* tom. XII, pag. 521, c.

Le savant Warton, qui rapporte les faits contenus dans ces lignes, et d'après lui Conybeare et les éditeurs de l'*Edda*, citent Hoveden, f. 444. ii. SECT. 50. Nous avons cherché avec beaucoup de soin ce passage, mais nous n'avons pas été assez heureux pour le trouver. Voy. *History of english Poetry,* édit. de Richard Price, t. I, p. liv, note *y*. M. Aug. Thierry s'est servi de ce texte du moine de Marmoutier dans son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands.* Paris, Alexandre Mesnier, 1830, in-8°, tom. II, pag. 391. Mais il a commis une étrange erreur en disant que *Galand* était *le plus renommé des ouvriers du temps* d'Henri Ier.

5 . . . . . Li rois li çaint l'espée fort et dure;
D'or fu li pons et toute la heudure,
Et fu forgie en une combe oscure.
Galans la fist, qui toute i mist sa cure.

Fors Durendal, qui fu li esliture,
De toutes autres fu eslite la pure
Arme; en cest mont contre li rien ne dure.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, n° 8201, fol. 6, r°, v. 19.)

6. . . . . . Sadoines s'arme bel et cortoisement;
Il vest l'aubert, lace l'elme ensement,
Il chaint l'espée de la forge Galant.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de la Vallière, n° 78, fol. 187, v°, col. 2, v. 19.)

Puis chainst l'espée au senestre giron;
Ele fu prise en trésor Pharaon.
Galans la fist en l'ille de Mascon.
Contre l'achier n'a nule arme foison.

(*Id. ibid.*, fol. 256, v°, col. 1, v. 7.)

Puis chaint l'espée à son flanc senestrois,
Galans le fist en l'ille de Persois;
Onkes millor n'ot ne princes ne rois.
Inde et vermel .j. des costelx avoit
Et l'autre blanc asseis plus ke n'est nois.
Rice est li brans, jà millor ne verrois,
Corte fu boine, mais ele en valt les .iij.
Esperimentée fu jà par maintes fois
Des Sarrazins ki tienent putes lois.
.M. crestiens en a ocis li rois.

(*Id. ibid.*, fol. 268, v°, col. 2, v. 22.)

7 L'épée de Charlemagne, puis de Roland son neveu.

8 *Floberge* ou *Froberge*, épée qui appartint d'abord au duc Begon (*Roman de Garin le Loherain.* Paris, Techener, 1833, in-12, tom. I, p. 263, couplet XIX, v. 12), puis au roi païen Anthenor, ensuite à Maugis d'Aigremont, qui la conquit sur l'infidèle, s'en servit et la donna enfin à son cousin Renaud de Montauban. Boiardo et Ariosto la nomment *Framberga;* nous en avons fait *Flamberge.*

9 L'épée d'Olivier, fils de Renier de Gènes et frère de la belle Aude, dont la beauté était si célèbre dans le moyen-âge. Olivier était en même temps petit-fils de Garin de Monglave, et neveu d'Hernault de Beaulande, de Miles de Pouille, et de Girard de Vienne.

10. . . Fierabras d'Alixandre fu molt de grant fierté;
Il a çainte l'espée au senestre costé,
Puis a pendu Bautisme à l'archon noielé [1],
Et d'autre part Garbain au puing d'or esmeré.
De ceus qui les forgièrent vous dirai vérité;
Car il furent . iij . frère, tout d'un père engerré:
Galans en fu li uns, ce dist l'auctorité,
Munificans fu l'autres, sans point de fauseté;
Hanisars [2] fu li tiers, ce dit-on par verté;
Et Plorance [3] et Garbain dont li branc sont tempré.
. Xij . ans i mist anchois que fuisent esmeré.
Et Munificans fist Durendal au puing cler,
Musaguine et Courtain [4], ki sont de grant bonté,

[1] Voir, pour l'explication de ce mot, le Glossaire de Du Cange à NIELLATUS, et l'*Essai sur les Nielles, gravures florentines du XVe siècle*, par Duchesne aîné. Paris, Merlin, 1826, in-8°, pag. 91-94.

Le même romancier dit plus loin:

Li quens voit le bauchant devant lui aresté
U li doi branc pendoient à l'archon noielé,
Li quens saut cele part, si en a . j . conbré.
C'est li mieudres des . ij ., bien i a asené;
Ele avoit non Bauptime, plaine paume ot de lé.

(*Id. ibid.*, fol. 210, v°, col. 1, v. 27.)

[2] Dans le *Roman de Fierabras*, imprimé à Lyon en 1597, in-4°, ce mot est écrit *Ainsiax*. « Trois frères furent d'un père engendrez, desquels l'un avoit nom *Galand*, le second *Magnificans*, et le tiers *Ainsiax*. » C'est sans doute un souvenir altéré du mot *Ekkesahs* des romans scandinaves et allemands, nom de l'épée fabriquée par le nain Alfrik, et qui avait, comme celle que fabrique Ainsiax ou Hanisars, un superbe pommeau d'or.

[3] . . . . . . Fierabras trait *Plorance, qui fu faite en aguière,*
Qu'ele ne doute acier, fer, ne fust, ne perrière.

(*Id. ibid.*, fol. 210, r°, col. 1, v. 28.)

[4] Voyez dans le *Roman d'Agolant*, recueil de Bekker cité plus bas, pag. 173, col. 2, et pag. 179, col. 1, une des merveilles que fait Ogier avec Courtain. Plus loin, dans le même roman, pag. 179, col. 1 du même recueil, on lit:

Ogier fu preuz, si tint Cortain s'espée;
O Direndart fu forgie et ovrée.
En nule terre n'en out mieuz acerée;
Quant cil l'ot fete, qui si l'ot manovrée,
En une enclume fu errant esprovée,
Cortain trencha, qui molt fu bien trempée:

Dout Ogiers li Danois en a maint coup doné.
Et Galans fist Floberge à l'acier atempré,
Hauteclere et Joiouse, où molt ot digneté.
Cele tint Karlemaine longuement en certé.
Ensi furent li frère de lor sens esprouvé.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément français, n° 180, fol. 4, v°, du roman, col. 1, v. 27.)

Les vers de ce passage, dans lesquels il est question de *Galant*, manquent dans la version provençale du poème; voici ce qu'on y lit :

Fierabras d'Alichandre mot fo de grant fertat;
Et a cintat Florensa al senestre costat,
E pueys pendet Baptisma am pom d'or nielat,
Et d'autra part Gramanh à l'arso nozelat.
De cels que las farguero auziretz la vertat;
Ilh foro filh d'un fabre; . iij . fabres engenrat;
Frayre eran tuh . iij . e d'una mayre nat.
Cels feyro . viij . espazas, don trop hom a parlat :
Aurizans fe Baptisma am pom d'or nielat,
E Gramanh e Florensa, don l'acier fo temprat;
E punhet hi . vij . ans ans fosen emerat.
Pueys fe Murificas, ses dire falsetat,
Durandart la trenchant, don hom a taut chantat :
Rollans ne tolc la teste a trop desbateyat.
Autaclara e Joyoza ab mot gran dignetat
Se la tenc lo rey Karle tot à sa volontat;
Ayssi foron li fabre de lor seu esprovat.

(*Der Roman von Fierabras* provenzalisch, herausgegeben von Immanuel Bekker; Berlin, bei G. Reimer, 1829, in-4°, pag. 34, v. 1020.)

Ce défaut ne se rencontre pas dans la traduction en prose française, faite et imprimée dans le XVe siècle, d'abord à Ge-

Desi qu'au tronc fu l'enclume coupée.
A ice cop brisa la bone espée.
Se ele ne fust issi mal alée,
Ce dist le feivres qui l'avoit manovrée,
Jà Direndart n'eust alie durée,
Ne ne vasist vers lui une derrée.
Por sa bonté l'ont le feivre soudée.
Ogier l'a tret, qui maint jor l'a gardée.
Plus luist que brans en fornes abrasée.

nève en 1478, puis à Lyon en 1484 et en 1486, in-folio; enfin dans cette dernière ville en 1597, in-4°. Le passage de cette traduction qui concerne *Galant*, et qui s'y trouve au chapitre IX, a été rapporté par Grimm, *Die deutsche Heldensage*, p. 43, et par Bekker, d'après celui-ci, dans son ouvrage déja cité, pag. 178.

Ainsi qu'on a pu le remarquer, c'est seulement dans la version provençale que la fabrication de Hauteclère est attribuée à *Murificas*, *Munificans* ou *Manificax*. En cela l'auteur est d'accord avec Bertrand. On lit en effet dans son *Roman de Girard de Vienne :*

Quant li Juis entandi la criée
Et la novelle ke cil ont aportée
Ke Oliviers ot brisiée s'espée,
A son ostel s'en vait sanz demorée;
Une en aporte ke molt fu onorée.
Plus de . c. anz l'ot li Juis gardée;
Closamont [1] fut, ki ert de grant renommée,
L'empereor de Rome la loée.
Il la perdit el bruel soz la ramée,
En la bataile ke molt fut redoutée
Lai où l'ocist Maucon de Malfondée [2].
Il chaït jus kant la teste ot copée.
Fors de son fuere cola la bone espée;
L'erbe fut drue ke desus fut versée :
Après lons tans l'ont fauchéor trovée;
Une des fauz lor ot par mi copée.
Kant il la virent, si l'ont sus relevée,
Si l'ont à l'apostole de Rome presantée.
Il la vit belle et de lettres dorée,
Et le poig d'or dont el fu enhoudée.
En l'escripture que il a esgardée
Trova escrit, c'est vérités provée,
Ke Hautecleire avoit à non l'espée,
Et dedans Rome fut faite et conpassée.
Munificans [3] l'avoit fait adurée,

[1] Le Ms. 7498^3 porte *Closamor*.

[2] Ms. 7498^3. VAR.

Quant l'ot ocis Melins de Valsagrée.

[3] Le Ms. 7498^3 porte *Manificax*.

Ce fut . j . maistres de molt grant renommée.
Li apostoiles fist bien forbir l'espée,
Enz ou trésor Saint Piere l'ait gardée.
Pépins l'an traist de France la loée
Kant corone ot premieremant portée,
A duc Buevon la donait en sodée,
Et li dus l'ot à cel Jui donée ;
Car il en ot d'avoir une mule trousée.
Dès lor ke si l'ot li Juis gardée,
Ainz puis n'oï nuns parler de l'espée
Dusqu'à cel hore que il l'ot présentée
A Olivier, où bien fut aloée,
Le fil Renier de Genres.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, ancien fonds du Roi, n° 7535, fol. 32, r°, col. 2, v. 39, et manuscrit n° 7498[3], fol. 124, v°, col. 2, v. 21.)

[11] . . Il a donné . v . brans de le forge Galant;
Li doi furent jadis le roi Octeviant.
Là les orent pieça aportés Troiant
Quant Miles espousa Florence le vaillant,
Se li dona Florence, qui bien le vit aidant,
Et encontre Garsile fièrement combatant;
Et Miles dona l'autre à . j . sien connisçant.
Puis furent-il emblé par Gautier le Truant,
Et cil en est fuis de la fort païsant,
S'en est venus au père le roi Lotaire errant,
A celui le donna et il en fist présent :
Li rois les esgarda, bien les a à talent,
S' à Gautier done fief et fait rice et manant.
Les autres trois avoit en son trésor gisant.
Il ot conquis . j . roi en Aufrique la grant,
Quant ala outre mer le sépucre querant,
Que tréu demandoit as pélerins errant.
Il li coupa la teste, onques n'en ot garant;
Et l'espée aporta et . j . elme luisant.
Illuec après conquist Caucase l'amirant [1],
Dont l'espée aporta et l'auberc jaserant.

[1] L'auteur a pris pour le nom d'un émir celui du lieu où les traditions allemandes placent la forge de Véland. Voy. ci-devant, pag. 53.

Et l'autre espée fu trovée el flum Jordant;
Ainc ne pot estre blance, tant l'alast forbisant.
Ces .v. espées a li rois cascun enfant
Çainte au senestre lès, ù ben séent li brant.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément français, nº 540[8], fol. 18, rº, col. 2, v. 13.)

12 . . . L'emperère ert as astres devers soleil levant,
Environ lui estoient maint chevalier vaillant.
Virent amont le Rin un blanc oisel noant,
El col une caïne et un batel traiant;
Et virent en la nef .j. chevalier gisant,
Dalès lui son escu et s'espée trençant,
Et un molt biel espiel qui molt par ert vaillant.
Jo ne sai se il fu de la forge Galant;
Mais ains nus hom de car ne vit si rice brant.

(*Id. ibid.*, fol. 21, rº, col. 2, v. 21.)

13 . . Or cevalce Espaullars à la cière grifaigne.
Il fu molt bien armés d'auberc et d'entresagne [1]
Et d'escu et de lance et d'elme de Sartaigne;
S'ot une espée çainte qui fu faite en Bretagne.
Li fèvres qui le fist en la terre soutaigne
Ot à non Dionises, l'escriture l'ensaigne;
Si fu frères Galant, qui tant par sot d'ovraigne.
Trente fois l'esmera por çou qu'ele ne fraigne,
Et tempra .xxiij.. Bien desfent c'on n'el caiñge
Qui ne soit conquérans et que guerre n'empraigne.
Maudras, uns marcéans qui fu nés de Bretagne,
Le vendi .c. mars d'or tot par droite bargagne
Et .xx. pailes de Frise et .ij. cevals d'Espagne.
Césars li emperères l'ot maint jor en demagne,
Engleterre en conquist, Angou et Alemagne,
Et France et Normendie, Saisone et Aquitaigne
Et Puille et Hungerie, Provence et Moriaigne.

[1] Le sens de ce mot ne nous a pas paru assez clairement déterminé pour nous permettre de l'expliquer. Quoi qu'il en soit, il semble signifier *armoiries*, *pennon* ou *bannière*. Voy. le *Glossaire français* de Lacurne de Sainte-Palaye, tom. X, Manuscrit de la Bibliothèque royale, nº 10557-G. 10. au mot *Entresaigne*, et le glossaire de Du Cange aux mots *Intersignia* et *Intersignum*.)

Or en est cil saisis qui maint home en mehagne;
Par sa grant cruelté sovent en sanc le baigne.

(*Id. ibid.*, fol. 33, v°, col. 1, v. 18.)

14 . . Puis li cainsent l'espée dont mors fu Agolans;
Bone iert d'adoubéure, mais mius valoit li brans.
Letres i ot escrites qui dient en romans
Que Galans le forga, qui par fu si vaillans.
Durendals fu sa suer, cele ot li quens Rollans.
Puis en féri tel coup li hardis combatans
El siége d'Anthioce, dont mains hom fu dolans.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, supplément français, n° 540[8], fol. 49, r°, col. 2, avant-dernier vers.)

15 . . Li brans que on lui çainst Irashels le forja,
Puis le fist Galans qui .j. an le tempra;
Por çou qu'il doi le fisent Recuite l'apela.
Quant il l'ot esmerée, en son tronc l'asaia.
En fresci qu'en la terre le fendi et coupa.
Celi ot Alixandres qui le mont conquesta,
Et puis l'ot Tolomés, puis Macabeus Juda;
Tant ala li espée que de çà et de là
Que Vaspasianus, qui dame-Deu venja,
Al sépucre l'ofri ù Dex résuscita;
Puis l'ot Cornumarans et ses fils Corbada;
Jhérusalem traï cil qui il le dona.
Ainc puis dedens le vile .j. jor ne le laisça.

(*Id. ibid.*, fol. 81, r°, col. 2, v. 18.)

16 . . Mais or prie Mahon et ton Deu Tervagant
Ke de ta gregneur perte te desfende en cest an,
Car molt par sont preudome tot icil crestian,
Car quant il sont armé des haubers jaseran
Et ont espées nues de le forge Galan
(Plus souef trence fer que coutels cordouan)
Pour.xxx.de nos Turs n'en fuiroit uns avant.

(*Id. ibid.*, fol. 115, r°, col. 1, v. 1.)

17 . . « Or tost, dist l'amirals, mes armes m'aportés. »
Et si home respondent : « Si com vous commandés. »
Ses armes li aporte Corsaus et Salatrés.
Devant le maistre tref fu uns tapis jetés

Et desor le tapi uns pailes colorés.
Là s'asist l'amirals, qui est de grans fiertés.
Ses cauces li cauça li rois Matusalés [1]
D'un clavain ploiéis, onques hom ne vit tés :
Les bendes en sont d'or, si le fist Salatrés,
Uns molt sages Juus [2] qui des ars fu parés [3]
A claus d'argent estoit cascuns clavains soldés.
Ses esperons li cauce l'amirals Josués;
Jà beste c'on en poigne n'ara ses flans enflés.
Puis vesti une broigne que fist Antequités,
Qui fu.xxv.ans comme Dex aorés.
A lui fu Israels et Galans li senés;
Là aprisent le forge dont cascuns fu parés.

[1] Nous ne savons si c'est le même dont il est parlé dans le passage suivant du *Roman de Godefroi de Bouillon;* il est question de Cornumarant :

Puis a çainte Murglaie dont li brans fu forbis,
Que fist *Matesalans* en l'ille d'Orféis.

(*Ibid.*, fol. 146, r°, col. 2, v. 36.)

[2] On lit dans le même roman, à propos du heaume de Cornumarant :

Li cercles en fu d'or, molt par fist à prisier,
A pieres prescieuses; molt i mist al forgier
Malakins uns *Juus* qui Deu n'en ot pas chier,
.Vij. ans trestos pleniers i mist al espurgier.

(*Ibid.*, fol. 136, v°, col. 2, v. 10.)

Plus loin, Baudouin de Beauvais lace son heaume

Et ot çainte l'espée dont li brans fu forbis.
Abrahans li dona li viels quenus, floris,
Uns *Juus* le forga el mont de Sinaïs,
Bauduin le dona le bon vasal de pris.

(*Ibid.*, fol. 139, r°, col. 2, v. 22.)

Enfin dans le *Roman de Girard de Vienne* c'est un *bons Juis*, nommé Joachim, qui donne des armes de prix à Olivier.

[3] Fameux ouvrier dont la réputation était proverbiale, ainsi qu'on en peut juger par les vers suivants :

Li soudans se séoit desor une alcasie
Qui tote ert faite d'or et d'uevre *Salatrie*.

(*Ibid.*, fol. 172, v°, col. 1, v. 19.)

Desor .j. faudestuel de l'uevre *Salatrie*
Se séoit l'amirals par molt grant segnorie.

(*Ibid.*, fol. 173, v°, col. 2, v. 20.)

Molt ert rice la broigne, cascuns pans fu safrés
De fin or et d'argent menu recercelés,
Et tos li cors deseure tos à listes bendés.

(*Ibid.*, fol. 187, v°, col. 2, v. 8.)

18 . . . Et lendemain que il fuit ajorner
L'amiralz ait fait le banc crier
Que tout se voisent fervestir et armer.
De toute part se courent adouber,
Veste haubert, lesse helme gemelz;
Au chevalz montent corrant et abrivez.
Et quant voit Hue, ne sceit de quoy armer,
Dou cuer dou vantre commance à soupirer,
Moult vollantiers allest avec chappler
Se il éust chevalz pour sus monter.
L'amiralz voit, si l'an ait appellez :
« Amiralz sire, dit Hue, antandez,
Et car me faites unez armez prestez
Et ung chevalz sor quoy puisse monter;
En la bataille avec vous m'an irez,
Si saverez comment sai behorder. »
Dit l'amiralz : « Tu aie moult bien parler. »
Adont le fait bonnez arme donner.
Ung saix qu'avoit Huon gaiber,
A son escrin est maintenant allez,
Si an ait trait ung brant d'aicier lettrez;
Vint à Huon et se li ait donner :
« Vaissalz, dit-il, cestui me porterez;
Je l'ai maint jour en mon escrin garder. »
Hue le prant, dou fuer l'ait geter,
De l'une part se trait lez ung pillier.
Se dit la lectre qui fuit en brant lettrez;
Elle fuit suer Durandau au poing cler.
Gallant la fist, ung an mist à souder;
.Xx. fois la fist en fin aicier coller.
« Per fois, dist Hue, boin don m'avez donner, » etc.

(*Livre de Huelin de Bourdialx et du roy Abron.* Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de Sorbonne, n° 450, fol. xj . xx . et .x., r°, col. 1, dernier vers.)

Ce passage se trouve aussi, et tel que nous l'avons traduit,

dans la translation de rime en prose faite dans le XVe siècle, incontestablement d'après un meilleur original. Le voici :

« Droit à ceste heure comme de Huon devisoient avoit là ung payen lequel oyant que le roy Yvoirin avoit ordonné qu'il fust armé il s'en partit, si se alla en sa maison et print une grant espée moult esrouillée, laquelle il avoit grant temps gardée en son coffre, si l'apporta à Huon, et luy dist : « Vassal, je voy « que pas n'avez espée ne baston dont ayder vous puyssiez, « et pour ce vous donne ceste espée qui moult long-temps ay « gardée en mon coffre. » Ce payen la donna à Huon en le cuydant truffer, pour ce que advis luy estoit que l'espée estoit de petite valeur. Huon prinst l'espée, si la tira hors du fourreau, et veit que dessus estoit escript lettres en françoys qui disoit : « Ceste espée forgea Galans, lequel en son temps en forgea troys. » Et celle que le payen avoit donné à Huon fut l'une des troys, dont l'une fut Durandal qui depuis fut à Rolant, l'autre fut Courtain. »

(*Les Prouesses et Faictz merveilleux du noble Huon de Bordeaulx, per de France, duc de Guyenne*, etc., nouvellement imprimé à Paris le . xxiiii . jour de décembre 1516, par Michel le Noir, in-fol., goth., feuillet xlv, v°, col. 2, ligne 5.)

Mais il n'est pas dans le *Roman de Hullin de Bordeaux* en couplets monorimes de douze syllabes, conservé à la Bibliothèque royale, fonds de Cangé, n° 28, reg. 7535-6, qui, quoique semblable à l'autre par le fond, en diffère néanmoins par les détails et par leur disposition.

[19] . . Chainte li a l'espée dont je vos di itant
Que il n'ot mellor tant com la tere est grant
Fors Durendal le Karle qu'il conquist à Brubant.
Ces . ij . furent faites en la forge Galant.

(Manuscrit de la Bibliothèque royale, fonds de La Vallière, n° 178, olim 2729, fol. 36, r°, col. 2, avant-dernier vers.)

[20] . . Puis a trait le nu branc, qui bons fu et letrez :
Des haus nons de Jhésus i ot escris assez.
Li bons fèvres Galans, li mieldres qui fu nez,
Cil le fist et forja, saciez de véritez.

Tant fu fors li bons brans et tant fu afilez
Que plus luist et resplent que argens esmerez.

(*Id. ibid.*, fol. 88, r°, col. 2, v. 16.)

Quoique nous n'ayons pas eu le pouvoir de le vérifier scrupuleusement, nous pensons néanmoins que les passages de ce roman relatifs à Vélant ne sont point dans la traduction en prose faite dans le XVe siècle, et qui a été imprimée trois fois à Paris, savoir : par Alain Lotrian, sans date, petit in-4°, gothique; pour Jehan Bonfons, sans date aussi, in-4°, gothique; enfin pour Michel le Noir, 1518, in-fol., gothique.

21 Et alors Doolin yssit de Paris moult bien armé sur ung bon cheval coursier d'Espaigne qui couroit plus par rochiers et montaignes que ne faisoit ung autre en plain champ; et avoit son escu au col et sa lance au poing de pommier à un large fer qui avoit esté fait en la forge de Gallant, où avoit esté forgée Durandal l'espée de Charles; et quant elle fut faicte elle fut essayée et couppa quatre pièces d'acier moult grosses à ung coup.

(*La Fleur des Batailles Doolin de Maience*, imprimée à Paris le .xxviie. jour de may, 1501, pour Antoine Verard, in-fol., goth., fueil. xxviii, r°, ligne 21.)

22 Et quant les deux barons eurent rompu leurs lances, Charlemaigne tira son espée Durandal qu'il avoit conquise par force sur Braymont l'admiral; car c'estoit la meilleure qu'on eust sceu trouver. Et quant Doolin vit l'espée tirée, il mist la main à la sienne qui avoit nom Merveilleuse, laquelle avoit esté faicte en la forge de Galant : et l'afila une fée sans mentir; mais Galant ne la fit pas, car ce fut ung sien aprentis. Et ores maintenant en convient à parler. Quant l'espée à Doolin fut forgée et esmoulue et que la mère à Galant eut dit ses oraisons dessus elle, la seigna et conjura comme celle qui estoit ouvrière de faer; après elle la mist dessus ung grant trepier, le trenchant par dessoubz, et puis la laissa là. Et quant vint au matin, elle trouva dessus le trenchant qui avoit couppé tout oultre le trépier, et quant elle la vit, elle dist : « Par ma foy! je vueil que tu ayes nom Merveilleuse; car ce sera grant merveille comment tu tren-

cheras, et riens n'aura durée contre toy se Dieu ne le deffent, qui a povoir sur toutes choses. »

(*Id. ibid.*, fueil. xxix, r°, ligne 13.)

Ce passage et le précédent manquent dans le manuscrit de la Bibliothèque royale, ancien fonds n° 7635, écrit sur papier, vers la fin du XIVe siècle, qui contient des fragments du *Roman de Doon de Mayence*, en couplets monorimes et en vers de douze syllabes. Ils ne se trouvent pas non plus dans le même roman, contenu en totalité dans un autre manuscrit de la Bibliothèque royale, écrit sur papier aussi, à Douai, en 1463. Cependant il me paraît impossible que les détails donnés dans le roman en prose sur Vélant et sur sa mère, aient été inventés dans le XVe siècle par le traducteur. Il est plus raisonnable de croire qu'ils se trouvaient dans le manuscrit dont il s'est servi. Ceux qui connaissent quelque peu les manuscrits du moyen-âge savent quelles énormes différences existent souvent entre eux, et partageront conséquemment mon opinion. On sait aussi, quoique bien moins généralement, que lorsqu'un ouvrage des XIIe et XIIIe siècles était traduit en prose dans les suivants, les manuscrits qui le contenaient en vers devenaient de plus en plus rares ou incorrects. C'est ce qui explique pourquoi il nous reste tant d'anciennes et bonnes copies du *Roman de Garin le Loherain* dont la réputation ne paraît pas s'être étendue au-delà du XIIe siècle qui le vit naître, et pourquoi il nous en reste si peu des romans en vers de *Fierabras*, de *Huon de Bordeaux*, de *Doon de Mayence*, de *Gérard de Nevers* [1], etc. Nous terminerons cette note en faisant remarquer, chose que nous aurions déja dû dire plus haut, que les traditions relatives à Vélant ne se trouvent jamais dans les romans des cycles sacrés, grecs, romains, de la Table-Ronde ou mixtes, mais seulement dans ceux dont les héros sont *Francs*.

23 Voy. le Glossaire de Du Cange et celui de D. Carpentier au mot GALLANDUS. Il y cite deux passages, l'un tiré de l'Histoire

[1] Ce beau roman, publié par l'auteur de ce chapitre, est actuellement sous presse et paraîtra dans quelques mois chez Silvestre, libraire, rue des Bons-Enfants, n° 30.

des évêques d'Auxerre, et l'autre du *Roman de la Rose*. Voici le premier :

Petrus de Villanis septuagesimus tertius, natione Gallus, patriâ Normannus, ex gratiâ sedis apostolicæ per præfati domini Joannis de Blangy renuntiationem, promotus ad sedem episcopalem, exstitit vir nobilis, facundus et strenuus, loca fortalitiorum de Regennis et Villa-Catuli reparavit, et in forma debita fortalitiorum posuit et munivit machinis gallandis et fossatis, etc.

(*Historia episcoporum autissiodorensium*, recueil de Labbe, déja cité, tom. I, pag. 511.)

Quant au second, il se trouve dans l'édition de Méon, tom. I, pag. 36, vers 860. Mais le mot *gallendée* y est transformé en *galonnée*.

24 Voy. le *Glossaire françois* de D. Carpentier, et le *Glossaire de la langue romane* de M. de Roquefort, aux mots GALANDER, GALANDI, GALENDER et GARLANDER.



NOTES ET CITATIONS

DU

CHAPITRE VI.

[1] Voy. la dissertation sur Dédale dans l'ouvrage du Dr Sickler: *Die Hieroglyphen in dem Mythus des Æsculapius.* Meiningen, 1819, in-4°. Le but de cet auteur est de prouver que les Grecs ont reçu des peuples sémitiques, c'est-à-dire des Phéniciens, l'art de travailler les métaux.

[2] Voy. Heyne, *Antiquior artium inter Græcos historia,* etc., dans le tom. V de ses *Opuscula academica collecta.* Gœttingue, 1802, in-8°, pag. 341.

[3] Παυσανίου τῆς Ἑλλάδος περιήγησις. Bœot. lib. IX, cap. 3.

[4] Διοδώρου τοῦ Σικελιώτου Βιβλιοθήκης ἱστορικῆς τὰ σωζόμενα, lib. IV, cap. 76, 77, 78 et 79.

[5] « Junon, irritée de ce que Jupiter a mis tout seul au monde Minerve, donne aussi le jour à un fils; mais il est faible et boiteux; ce n'est point un principe puissant et intellectuel; ce n'est que le feu au service de l'industrie humaine. C'est pour indiquer ceci qu'il est dit que Jupiter le précipita sur la terre, et que les Sintiens, peuple renommé pour ses travaux sur les métaux, le reçurent chez eux. Ainsi dans cette tradition, Minerve et Vulcain signalent le dernier développement et une détérioration de la

divinité. Ils sont les statuaires du genre humain et président à l'activité de l'artiste et de l'artisan. » — SOLGER, *Idées mythologiques*, dans le tome II, pag. 691, de *Solgers nachgelassene Schriften*. Leipzig, Brockhaus, 1826, 2 vol. in-8°.

Les partisans du système symbolique en mythologie voient dans l'Hephæstos précipité du ciel, le symbole du feu élémentaire, tombé sur la terre. Homère attribue à Hephæstos une ame commune, mais bonne. C'est un dieu tout occupé de son art et d'intérêts matériels. Voyez, sur la mythologie grecque, *Hermes, oder krit. Jahrbuch der Literatur*. Leipzig, 1827, vol. XXVII, pag. 257.

6 Massoudi, Bacoui, Rubruquis, Reineggs ont parlé de cette tribu. Voy. M. C. d'Ohsson : *Des peuples du Caucase*, etc. Paris, chez Firmin Didot, 1828, in-8°, pag. 22, et pag. 175 et suiv.

7 Von der Hagen, *Nordische Heldenromane*. Breslau, 1814-15, 4 vol. in-8°.

8 H. F. von Diez, *Denkwürdigkeiten von Asien in Künsten und Wissenschaften*, etc. Berlin et Halle, 1811-1815, 2 vol. in-8°, t. II, pag. 471. On trouve dans le même volume l'histoire d'un cyclope oïgour qui présente quelque analogie avec le roman de Wade et de Véland.

9 *On religion and manners of the people of Ceylon*, by M. Joinville. *Asiatick Researches*. Calcutta, M,DCCC,I, in-4°, tom. VII, pag. 432.

FIN DES NOTES ET CITATIONS.

TABLE DES CHAPITRES.

NOTES ET CITATIONS.

FIN.





